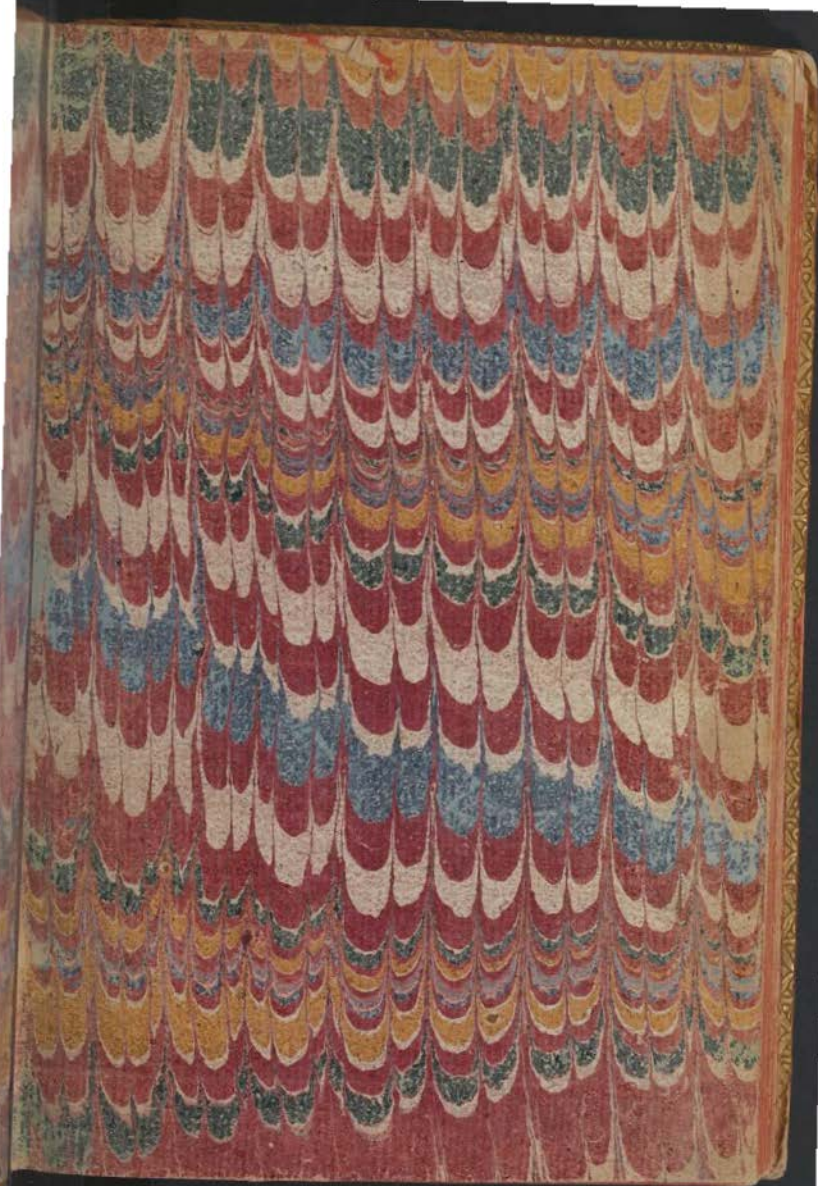
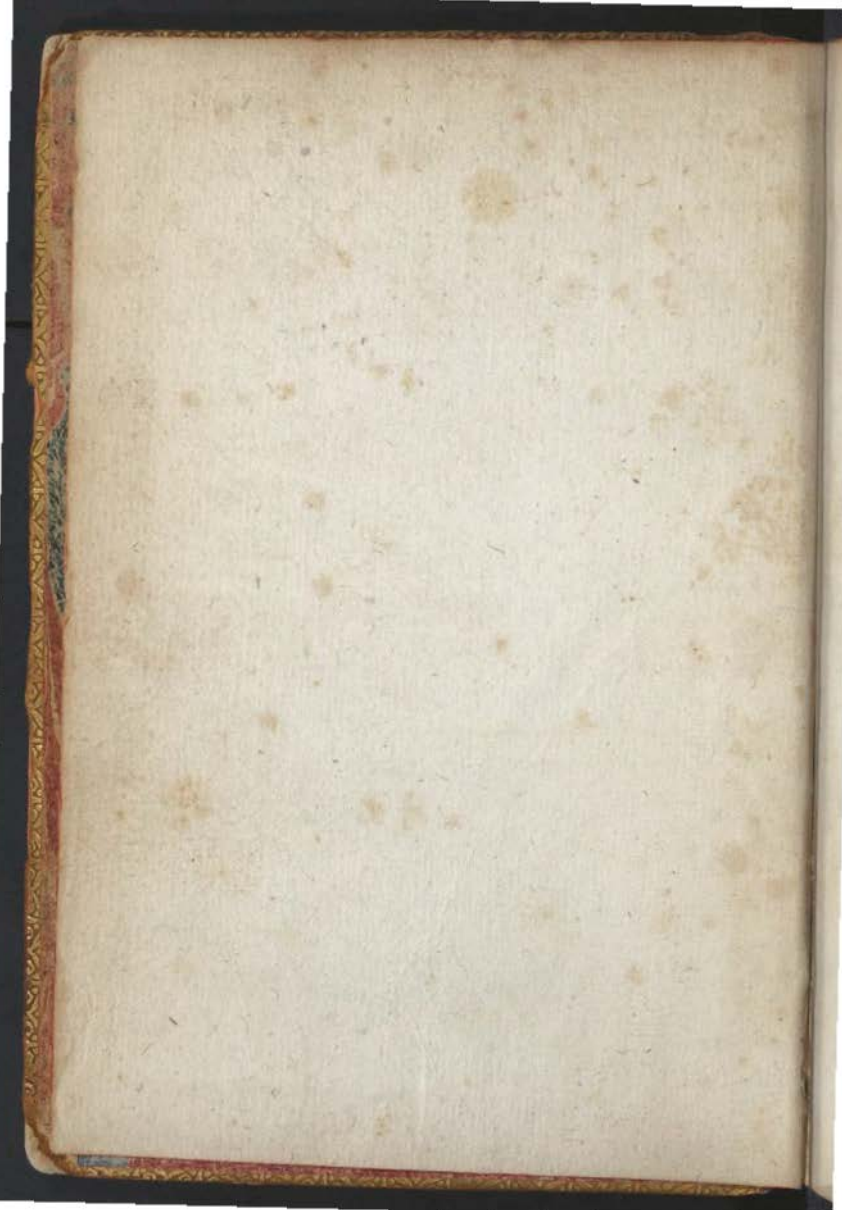


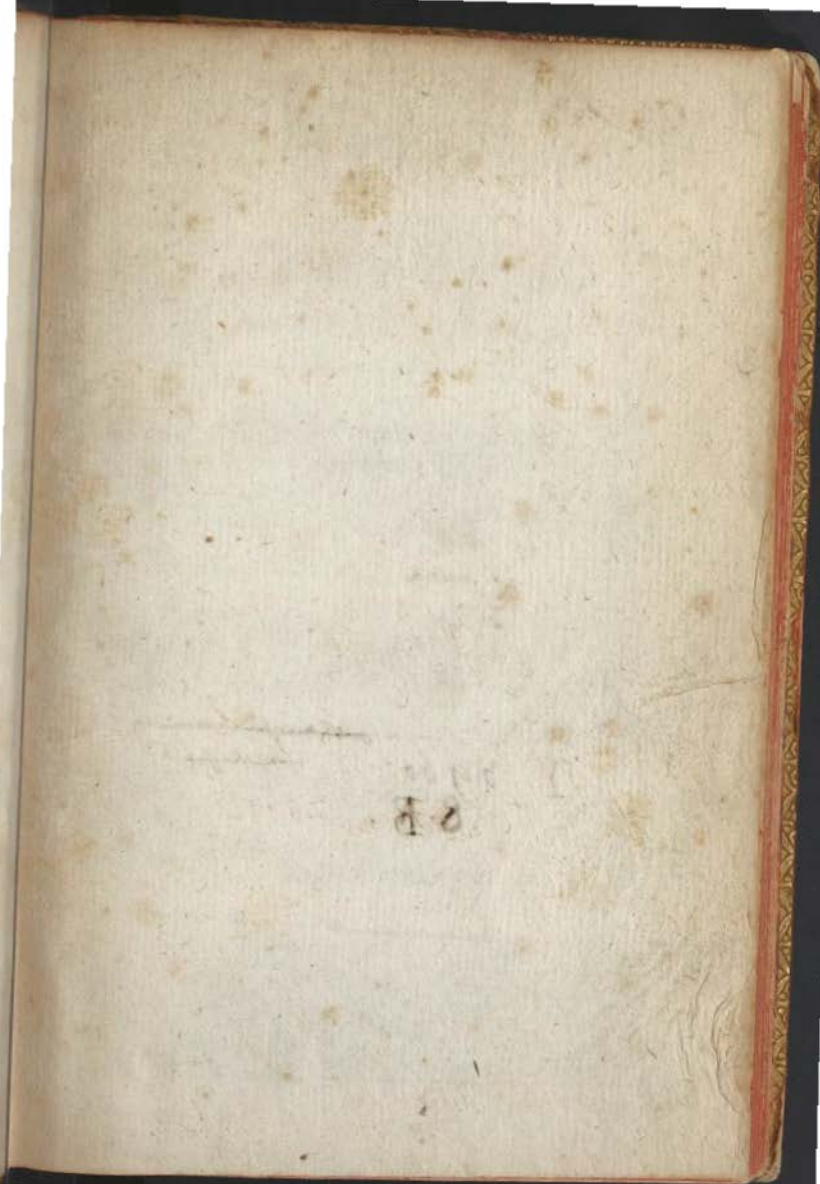
RE

6









Y 6173

Y 3960. *acc. of Lancy*
scribes
B.B.

Ye

12416

LA
CAMILLE DE
PIERRE BOTON,
MASCONNOIS.

*Ensemble les resueries & discours
d'un Amant desesperé.*

Malgré.



A PARIS,

Par Jean Ruelle, demeurant rue
S. Iaques, à l'enseigne
S. Hierosime.

1573.

Avec Priuilege.



AD CAMILLAM

P. BOTONI.

Ioannis Bonefonij Auerni Claromontani.

Epigramma.

Volsorum antiquus sanguis, generosa Camilla,
Gloria terrarum, deliciæque poli:
Ipsa licet magno multum cantata Maroni,
Botoni excipias hæc monumenta tui:
Qui nihil, aut si quid distant, hoc scilicet uno,
Ille tonat grauius, dulcius iste fluit.

Ad P. Boton.

Epigramma.

Cum certum nuper sinuato torserat arcu,
Quod fixit telum corde Camilla tuo,
Purpureus factus non fluxit vulnere sanguis
Verum Castalia vena perennis aquæ.
Cuius se fundens immensos vnda per amnes
Vatibus æquauit flumina clara suis.
Sicque tuæ æternum lauri mirthique virescent,
Quas tua inexausto vulnere fonte rigant.

I. R. L.

æ ij

Sonnet à P. Boton sur sa Camille.

Ainsi qu'aux prez Latins l'Amazone Camille
Portant le meurtrier arc, & la trait inhumain
Faisoit sentir à tous la rigueur de sa main,
Et terrassant plusieurs, fendoit la troupe hostile.
Tout ainsi (mon Boton) ta Nymphette entre mille,
De ses yeux enflamme & darde le trait hautain,
Par lequel de chascun elle creuse le sein,
Et terrasse à ses pieds la troupe iuvenile.
L'Amazone à la fin sentit le trait vainqueur
Du Frigien Arons, luy transpercer le cuer,
Et l'Albâtre briser de sa blanche mammelle,
Ainsi (mon cher Boton) par le trait de tes vers,
Ta Camille verra ses doubles flancs ouuers
Et ton miel percera sa poitrine rebelle.

A. Morisot Dijonnois.

Sonnet sur la Camille de P. Boton.

Celuy doit à bon droit craindre la mort, l'enuie,
A qui les immortels, n'ont voulu presenter
Pour d'un espoir trompeur son desir contenter,
Que le cours incertain d'une caduque vie,
Mais mon Boton de qui la docte Poesie
Le fait viure deux fois, se pourra bien vanter,
De ne craindre l'enuie, ou la mort redouter,
Puis qu'il a d'un tel art la doctrine choisie.
Car quand le temps viendra, que son heure dernière,
Le contraindra passer la barque marinere,
Ses escrits demeureront tesmoins de sa valeur.
Puis cent siecles passés sur les bords de la Sene
Heureuse on nommera ceste Lyre ancienne,
Qui sent si doctement exprimer sa douleur.

I. Girard. Berruyer.

P. BOTON,

Au Lecteur.

SI iamais aage du monde eut besoin d'un Eraclite, & d'un Democrite, de l'un pour deplorer ses miseres, & de l'autre pour rire ses folies. Certes celuy auquel nous sommes en a grandement affaire, veu que les actions humaines sont si deplorables & calamiteuses, les meurs des hommes si sottes & comblées de toute vanité, que la moindre des folies qui regnent en ce temps surpasse les plus grandes de celles, qui iadis excitoient à rire ce grand moqueur Abderite: Voila pourquoy nous voyõs les hommes si superbes & aueuglez en leur folie, qu'ils ne considerent milles calamitez leur pendre au dos, & ne voyent les affaires mondaines si abiectées sous la vilité des lamentables infortunes, qu'elles tariroient les larmes du pleureur Ephesien, qui au lieu d'en prendre quelque compassion plustost de passionneroit: Et combien que les miseres & folies des hommes semblent marcher d'un mesme train, si est-ce toutes-fois, que leurs sottises esclauent tellement le iuge-

EPISTRE

ment d'un chacun, destroussent & aueuglēt la raison & la cognoissance des vertus de l'esprit humain, qu'ils ne nous permettent tourner le visage derriere, pour veoir comme l'une & l'autre fortune font danser noz affaires, les promenans dans l'inconstante carolle des soudaines mutations & aduersitez inesperées, qui nous suiuent de si pres, que ie ne sçay laquelle chose de ces deux est plus digne d'estre mocquée ou plorée. Je suiurois l'opinion de Seneque le Philosophe, qui approuue plustost le ris de Democrite, que non pas les larmes de l'autre, pource qu'il y a plus de plaisir à rire les folies de quelqu'un, que non pas s'amuser à tousiours se lamenter & contrister de chose qui ne nous touche en rien, si ie ne craignois, que la folie de ce temps qui est si grande, & qui forligne les marges de raison & d'honneur ne fait croistre demesurément le ris de Democrite, qui pour ne pouuoir egaller par son ris les folles menées de ce monde, & pour n'y garder point de mediocrité, à la fin luy mesme deuiendroit aussi fol ou plus que les autres. Car qui est celuy qui pourroit assez admirer les puerilles entreprises de tant de sottes testes, qui façonnent en

leur esprit milles idées, à l'imagination desquelles ils se font grands, & telles grâdeurs ressemblent aux empoules qui s'enflent sur le dos des ondes molles, que le vent d'un seul soupir emporte en l'air. Et qui pourroit endurer l'austerité de tant de front sourcilleux, qui sous vne maïesté Catonienne, & sous la robe de celuy, de qui la sagesse fut iugée par l'Oracle Pythien, veulent estre veuz sages, se meslent de mettre le nez par tout, & sous vn bransler de teste de censurer toutes choses, qui toutes-fois le plus souuent se treuuent les plus empeschez à rien faire? Le dis cecy non pas d'affection que j'aye de reprendre les vices qui courent pour le present, & qui sont autant chers & accollez des hommes, que les vertus sont haïes & esloignées de leurs meurs vitieuses: mais de peur que j'ay que ce mien liure ne porte sur son foible dos la lourde charge du iugement mal sain de quelqu'un, qui du premier coup condamnera mes folies, sans regarder les siennes, & sans penser qu'il est aussi fol ou plus que moy, & sans aucune consideration mesurera ses ieunes folastrieres, à l'aune de la sottise & lourdesse de son iugement, & me dira auoir esté trop

EPISTRE

eupide de gloire, de mettre si tost en la main d'un chacun pour en gouter ce fruit verd, non encor parueniu à maturité, qu'on deuoit longs temps laisser meurir sur l'arbre sans l'arracher si tost. Je respondrois à telle sorte de gens, si ie ne les estimois estre de ces nouueaux Quintils pedantisez, qui se pensent estre quelques choses, pour sçauoir dire deux ou trois tripes latines entre coupées de quelque vieux mot Grec, que l'usage & non le labeur à fricassé dans leur memoire, & qui se plaisent d'une trogne rouge comme esscarlatte, d'un front barbare & maiestatif, & de parolles braues, à estonner l'esprit pour eux d'une noble ieunesse, qui employeroit mieux son temps sous des charretiers, que non pas sous tels masques de vertus, lesquels i'entens desia gronder, & croasser contre moy ce prouerbe, *Canis festinans cæcos parit catulos*. A quoy ie satisferois si ie ne les estimois asnes & indignes de moy & de mes responses, non que ie m'attribue tant, mais que ie les estime si peu, que si tout le monde les cognoissoit comme moy, (ie ne parle pas de tous, mais des plus rogues) il les iugeroit avec moy n'estre dignes de marcher sur la terre, ny de leuer

les yeux au ciel, tant ils sont inéptes. Mais c'est trop se desuoyer du sentier encommencé (Amy Lecteur) pour chose qui ne le vaut pas. A toy maintenant ie parle, comme à celuy qui enrichi d'un noble esprit, & preueu d'un sain iugement, vsera de moindre rigueur enuers moy, qui te presente ce liure, en attendant mieux, & sous esperance seulement de quelque meilleure chose, te priant de faire comme le iardinier, qui conçoit vne bonne esperance de cueillir le fruit de ses arbres plantez dans son verger, lors qu'il vçoit au commencement de l'esté la bonté & temperature du ciel, fauoriser la nature de la terre à faire blanchir l'arbre de milles fleurs, qui sont seulement messageres du fruit qui les doit suiure, aussi ne faisant encor' qu'entrer en l'Auril de mes ans, si ie fais maintenant monstre de quelques premiers fruits de ma ieunesse, qu'on ne les prêne pas pour vrais fruits, mais pour fleurs qui ne dureront long temps sans se flestrir: toutes-fois qui seront comme petits auancoueurs de quelque meilleure chose, estant imbu & fauorisé du sacré aër des Muses, qui me poussera à entreprédre choses plus graues & serieuses, que non pas les Amours,

que j'auois deliberé, suiuant le precepte
 d'Horace, faire confire dans mon coffre
 sous la chaleur de neuf Soleils, mais la folle
 entreprise d'aucuns de mes amis, à qui j'a-
 uois communiqué ce mien petit labeur, à
 disposé de mes desseins, les baillant au lieu
 de les veoir, à l'Imprimeur, qui l'a eu plus
 tost couché sur la presse, que ie l'aye sceu,
 Voila pourquoy ce liure est si manque de
 vertu, qu'il y a tant d'imperfections & de vi-
 ces, soit en la prose, soit aux vers & à l'orto-
 graphe, qu'Argus ny verroit rien, ce qui me
 fait penser, que tout homme de bon iuge-
 ment m'excusera, sachant qu'il n'y a point
 de ma faute: & celuy qui s'amuse plustost à
 reprédre le vice d'autrui, qu'admirer ses ver-
 tus, si d'aduenture il me lit, ie n'ay pas peur
 qu'il me morde, voyant bien ce qu'il en fait,
 n'estre fait que par vne enuie & ignorance,
 qui aguise le bout de ses dents à mordre vn
chacun, & le fait iapper cōtre l'honneur des
 plus grands. Si l'on dit que j'ay employé
 mon temps à escrire choses qui peuuent of-
 fenser les oreilles pudiques d'aucuns, &
 qu'en ce j'ay grandement failly, ie respons
 qu'en tout ce liure vn Amour chaste est tel-
 lemēt depeint, que le vice rougiroit aupres

de telle pudicité, & ay esté si sobre en ces Amours, que l'on n'y trouuera mot qui ne soit honnesté: Et puis? qui m'empeschera sous le nom de Camille, de cacher la vertu, à laquelle deuant que pouuoir paruenir, il nous faut endurer tant de traueses: que si ie me monstre quelque peu passionné, cen'est autre chose que l'aspreté du chemin, qui me cause telles affections: & sous les ailes de ce petit Cupidon, qui ny verra vn ardent vouloir, qui inspire sainctement noz courages, à dresser noz pensées sur le ciel des fantasies, & là prendre le patron des plus belles vertus qui y logent? Ainsi me seruât de telles inuentions familiares à ceux de nostre aage, j'ay fait ce liure, qui seroit bien autre, s'il m'eut esté permis y mettre la derniere main, mais puis que le ciel ne m'a point voulu fauoriser de ceste grace, puis que les hommes, & mes amis m'ont manqué en fidelité, ne leur bastant de m'auoir fait tel bond, sans m'estrener encor de milles brocards: Ie te prie (Amy Lecteur) estre celuy d'entre tous qui me fauoriseras, & mesureras ce mien ceuvre, non à la capacité & grandeur de ton esprit, mais à l'imbecilité du mien, & pauureté de mes inuentions, esti-

EPISTRE AV LECTEUR.

mant ce que i'en ay fait, l'auoir fait, non pour gloire, ains pour mon plaisir, estant la moindre de mes estudes, laquelle deuant que condamner, tu prendras, s'il te plaist, cest Adieu, duquel ie composeray le discours de ceste Epistre, te doonnant autant de saluz, que de fois en lisant ce liure tu excuseras les imperfections qui y sont.

Fin de l'Epistre.

Ad suam Camillam
P. Boton.

Pande lucidulos tuos ocellos,
Pande flammeolos, Camilla, soles,
Clara pande Pharus faces gemellas,
Huic meo & pariter tuo libello,

Nanti per mare turbidis aquarum
Audax montibus, En manus, Camilla,
Tende nunc geminas, potes quæ ocelli
Aspectu, tumido imperare ponto
Et rates vitreo in mari natantes
Ad littus reuocare portuosum.

CAMILLA.

Sunt quæ nauta solet vocare prudens
Fausta numina, dij poli marisque:
Lucent Oebalydum domus micantes
Domus quæ superum faces gemellæ
Nautis prospera nuntiant Olympo:
Sunt dij caruleo mari potentes
Qui fratrum Eolidum valent minaces
Flatus comprimere, & Iouis tonantis
Fulget dextera fulminis ministra,
Hos deos precibus vocare debes
Non me, quæ nequeo maris tumentis
Fluctus comprimere, ista sunt deorum
At nec sum dea nec potens aquarum.

BOTON.

Quam scitè loqueris puella docta?
Quanto hæc sunt cerebro, Camilla digna?
Ah! perita puella, an esse nescis

Aequor ullum aliud, Thetis marina
Quam quod occupat? aequor ipsa vita est
In quo est Scilla rapax, Charybdis atrox.
In quo sunt silices, canesque rauci,
In quo sunt miseris modis canora
Nymphae, quae Siculis canunt in oris,
Quae si sola potes domare monstra
(Hac nam sola potes domare monstra)
Tutum per mare iam meus libellus
Ibit, nec scopulos seueriores,
Nec monstrum Inuidiae horridum timebit.

Tu regis latij sequuta turmas
Bellatrix Lyciam gerens pharetram,
Fugasti Phrygij ducis phalanges.
Praclarum Italicum decus Camilla,
Nunc tot dira nequis domare monstra?
Frenare Inuidiam nequis loquacem?
Nec voces superare Xoilorum?
At maiora potes: Quid ergo cessas
Erranti dare mi manus salutis?

CAMILLA.

Quid? quod ferre animus meus recusat
Hoc cessare vocas? tenella mi mems?
Meae deliciae, mei lepôres,
Corculumque meum, meus poëta?
Quid est quod faciam? meos ocellos,
Meas & faculas, meosque soles
Vis pandam tibi per salum natanti?

BOTON.

Illas pande precor fates micantes.
O soles gemini meae Camilla!

Soles hospitium Dei volantis
Soles hospitium dea Diones,
Paphum sola domus dea colentis,
Trium sidera bina Gratiarum:
Fac ut te videam Camilla totam,
Tuos cernere crispulos capillos
Fas sit, & roseam videre frontem,
Ardentesque oculos mihi minaces,
Fac tuas videam genas gemellas,
Genas, quæ niueo micant colore,
Genas, quæ rubeo rubent colore:
En adsunt rosea illa labra, totas
Quæ spirant Veneres Cupidinesque
Et totas Charites, Iocos, Lepores.

O mea capitis columna Nymphae,
Rotunda, ô Paphij columna Amoris,
Colla eburnea, colla mollicella,
Colla lacteola mea Camilla,
Quando vos gemino premam lacerto?
Quando vel geminis sororiantes
Papillas manibus meus licebit
Tractare? O mea mens, mei lepores:
Mea delicia, mei furores,
Mea amacula, corculum meumque,
Mea blandula, mel, suauitates:
Quid Camillula? quid mei labores?
Quid solatiolum mei doloris?
Mea spes, Charites mea, iocique
Et mea Veneres, Cupidineque,
Quid? te, blandula, dum cano canendam,
Te Camillula dum voco vocandam:

*Te Camillula dum sequor sequendam,
Fugis: sola meâsque cantiones
Respuis? miseros Amor, Venusque:
Suos ludere sic solent amantes.*

POETA DE SEIPSO

& Marone:

Epygramma.

Virgilij vita priuârat Musa Camillam,
Musa illi vitam sed mea restituit.
Magne Maro, huius dij pro vita & morte dederunt
Premia iusta tibi, premia iusta mihi.
Eximij ante operis finem, tua fata tulerunt
Propterea, atque aliter non moriturus eras.
Viuerè quam feci, terra caloque locasi,
Me necat, atque mori me iubet ante diem,
Sentimus lesi audaces sic numinis iras,
Cum cadis arte dea, cum cado Marte dea.
Nunc nihil est cecidisse: olim at cecidisse iuuabit,
Audiet hæc Stigij cum vaga turba Dei,
[Manibus hoc referes telo cecidisse Camilla]
Sic tua Musa canit, sic mea Musa canit.

SONNET.

Dessus l'autel d'une humaine Déesse
 J'appens mon cœur avec ma liberté,
 Je laisse aux pieds de sa sainte beauté,
 Honteusement escouler ma jeunesse.
 Depuis le temps que ie l'ay pour maistresse,
 Je ne suis plus celuy que j'ay esté,
 Amour me change & au lieu d'un esté,
 Dedans l'hiver me met de sa tristesse.
 Donc n'ayant point ni liberté, ni cœur,
 Fable future au vulgaire moqueur,
 Je ne suis plus qu'une parlante Idole.
 Qui pour monstrier que ie suis Amoureux.
 Porte tousiours les larmes dans les yeux,
 La honte au front, en bouche la parole.

B

SONNET A V X

Nymphes Masconnoises.

Vous qui au bord de la Sone argentée,
 Qui de cent plis s'escole mollement,
 Faites au soir compasser rondement,
 Le bal egal d'une danse menée.
 Si Cupidon a fait dans vous entrée,
 Je vous supply d'escouter le torment,
 D'un qui trop ayme, & de veoir l'ornement,
 Et les rigueurs d'une par trop aimée.
 Ainsi faisant, Nymphes quelque pitié,
 Pourrez auoir de la ferme amitié,
 Dont la vertu s'ombrage d'une angoisse,
 Qui fait mourant, que ie vis bien-heureux,
 Puis que mon mal n'est point si malheureux,
 Qu'ouy ne soit de l'onde Masconnoise.

LA CAMILLE

DE P. B. M.

AVEC

Les discours & reflexions d'un amant desesperé.

'AVRORE aux cheveux d'or,
 ayant ia couronné d'œuilllets
 blancs les temples grisons du
 monstre de foy par les plaines
 bon vicillard Tithon, faisant
 arées de l'Orient, & tapissant les campa-
 gnes du vuide de milles fleurettes & guir-
 landes de diuerses couleurs & odeurs, al-
 lumoit le flambeau du Soleil, qui monté
 sur sa charrette dorée attelée par vingtqua-
 tres damoifelles filles du Iour, detachoit
 les estoilles de la voulte d'Olimpe, estallant
 le voile blanchissant de sa lumiere sur la
 terre vniuerselle: Quand triste encores de
 milles soins qui m'auoient accompagné la
 nuit passée, & studieux de meslongner du
 lieu, où Amour auoit coustume de me ten-
 dre ses rets, pour m'enfermer au labyrinthe
 des ieunes fouscis amoureux, & m'escrire au
 catalogue de ceux, qu'il traite comme mi-
 serables esclaués, se paissant de leur cueur,
 l'ayant premierement vené dans la carriere

*bon vicillard
 Tithon, faisant*

des erreurs depassionnées, ie m'esslongne le plus loing que ie peus de la compagnie des hommes, où Cupidon comme dans vne forest pourchasse les cueurs humains, & leur dressant milles embuscades les enrête dans le crespé des plus belles beautez qui se treuvent, & vins à entrer en vn solitaire lieu, où ie deliberay me rendre pour tout iamais Hermite de ce Dieu Paphien, voulant par abstinence purger ce grand peché que i'auois commis, quand trop audacieux ie vins à regarder les deux Soleils, qui de leur trop grande clarté esblouirent mes yeux, & captiuerent ma raison, & non content de ce, admirant la beauté diuine qui est en vne humaine persōne, ie me haussay si haut que d'y vouloir aspirer: mais las! elle ne sachant pas combien est nul & fraisle le iugement de l'esprit humain: & ne considerant combien est vaine & inconstante la flotte des desseins des hōmes, sans aucune misericorde me meit si bas, que depuis ie n'ay pas eu le cueur de me releuer, ny la constance de soustenir telle fortune: Parquoy ie fus contraint de faire comme le ieune Toreau, qu'ores on voyoit sauteler librement d'un pied follastre par la plaine: quand voicy le

laboureur, qui iette sur son col d'une main rude la grieve peſſeur du iouc, qui luy fait malgré ſoy baiſſer la teſte, & le contraint de tirer deſormais après ſoy milles peines avec autant de maux, il roule de tous coſtez la prunelle de ſes yeux allumée d'ire, & impatient taſche par tous moyens à ſecouer le iouc de telle ſeruitude, iuſques à tant qu'il en veoit venir vn autre mettre ſon col deſſous le meſme fais, ainſi le iouc luy eſtant plus leger pour auoir compagnie en meſme malheur le ſupporte plus patiemment qu'au parauant. Ainſi moy, à qui le iouc Idalien n'auoit iamais fait baiſſer le col ſur terre, quand premierement ie fus aſſerui ſous ſa captiuité, ie deuins ſi impatient & ennuyé de viure, que peu ſ'en fallut, voyant les cruautez & tourmens que i'eſtois contraint endurer pour vne ſeule beauté que ie ne deliaſſe mon ame des liens de ce miſerable corps, pour chercher autre hoſtellerie que celle de ce monde, & l'enuoyer plaindre là bas, & ſe lamenter ſous les foreſts Mirtines du martire qui touſiours m'exerce pour des perfections diuines, qui apparoiſſent en vne humaine perſonne: mais Amour n'ayant point tant ſuborné mes ſens, ny

desrobé ma raison, qu'il ne m'en restast encores quelque peu, pour pouuoir discourir sur l'inconstance & folie des affaires mondaines, quand ie veis tant & tant d'hommes, à qui l'alteration d'Amour causoit la mesme fièvre dont mon esprit estoit malade, lors ie changeay de conseil, & de façon de faire, & combien que la vie m'estoit fort grieve, toutes-fois le tourment, que i'endurois pour voz beautez en vous aimant, (à vous maintenant i'adresse ma parolle) commença à m'estre si doux, que ie ne trouuay plus rien agreable, sinon le malheur où i'estois pour vous. Et l'esperance qui prolongeoit ma vie avec quelque contentement de la peine que ie prens en vostre seruiçe, n'estoit autre sinon de tousiours souffrir, & de pouuoir pour vous quelquefois heureusement mourir: Donques accompagné de ce seul soulas, voulant delaisser le monde pour plus saintement & parfaictement contempler voz beautez. Le me trouuay en vn hermitage où ie pense que les saints peres, qui pour la saincte vie, & par la continence & solitaire religion, en laquelle ils vesquirent anciennement, se promènent maintenant es vergers bien heureux de Pa-

radis, ont demeuré tout le temps de leur vie, tant ce lieu-là est propre pour ceux qui desirent ne souiller la sainteté de leur pied dans le borbier vitieux des pechez de ce mode. O vous, qui d'un celeste regard, que ietterent sur moy les subtils mouuemens du cristal de voz deux yeux, ou bien astres attachez au ciel de voz plus belles beautez, allumastes tellement mon pauvre cuer, qu'à grand peine toute l'eau d'amour suffiroit à l'estaindre, si la douce & tendre rosée de voz faueurs, n'attiedit quelque peur l'ardeur de ceste flamme, de peur qu'à la parfin elle ne reduise mon corps en cendre. Vous qui fustes la premiere cause pourquoy ie visitay ce solitaire lieu, reconduisez y mon esprit, à fin que l'on sache que y voulant endurer pour vous, pour vous qui ne le pouuez cognoistre, le rencontray fortune qui feit tourner visage à mes desseins.

A tant ie me trouuay ayant beaucoup cheminé en vn lieu, qui n'est point regardé des yeux du peuple, fort retiré de la voye commune: où i'estime qu'Amour, Venus, les Graces, les Muses, Phebus, & toute la brigade des Nimphes de Diane font leur sejour. Car soit qu'au reueil du flam-

beau de la iournée l'on y regarde d'un costé
 vne forest, qui des le pied d'une montagne
 ombrage la moitié de cest hême, d'où l'on
 veoit partir l'Aube du iour, qui escoute les
 lamentables regrets de son mignon Ce-
 phale, & où s'arreste le plus souuent Diane,
 y pensant trouuer Endimion, où l'on entéd
 la piteuse vois repercussive d'une miserable
 Deesse, qui interrogué le pelerin s'il a point
 veu le damoiseau Narcisse, se complaignât
 de sa superbe cruauté, soit que d'un autre
 costé l'on y voye vn antre Thesprien, qui
 d'une gueule beante recelle souuent les
 Nymphes qui fuyent & l'ardeur du So-
 leil, & l'impudique baiser d'un follet Saty-
 re, dont l'ouuerture est tapissée d'une mouf-
 se agreable à l'œil, que le printemps faiét
 tousiours verdoyer : Soit qu'on dresse sa
 veuë sur la marine où l'on veoit vn haut ro-
 cher enté iusques dans l'espeſſeur des nuës,
 ou l'on diroit estre l'escole de Phœbus &
 des Muses : faisant ruisseler de son pied vne
 fonteine, dont le Cristal ne roule moins
 saintement sur la plaine, que pourroit faire
 l'onde Aganippide, ou celle qui a pris son
 nom de la Nymphé Dirce : ou bien que le
 clair argent de la fonteine d'Acidalie, où

les Charites ont de coustume, auant qu'atteler le chariot de Cytherée, lauer leur beau sein d'luoïre, & leur tresses blondes, & soit qu'au bas d'une petite montagnette qui commence à se fondre en plain champ l'on y voye les prez tousiours verdoyans, dont l'esmail d'une infinité de violettes & de fleurs carresse l'appetit de l'œil à le regarder plus songneusement, & les conuie à la fin de ne chercher ailleurs autre demeure, ceste cy estant plus agreable sans comparaison, que les champs Aoniens aux Muses, & les iardins des Hesperides, bref soit qu'en general l'on contemple l'assiette de ce lieu, le n'estime point homme de si peu de iugement ny si grossier, qui ne diroit là estre l'antique Paradis terrestre, où nostre premier pere Adam flottant nouuellement sur ceste mer humaine, fut enchanté par les Cantiques mielleux d'une douce & cauteleuse Syrène : Là donques deliberant de miserablement finir ma vie, ie regardois cet antre comme sepulchre futur de ce pauvre corps: tantost ie leuois les yeux au ciel comme vers celuy qui seroit seul tesmoin de ma misere: ores parlant à l'air: Helas! pourras tu bien receuoir tous les souspirs qu'A-

mour me fera souſpiter ardemment pour
les ſeueritez d'une beauté cruelle? Pourrez
vous bien (ô foreſts) entêdre mes cōplain-
tes, ſans auoir aucune pitié de mon mal-
heur? & vous rochers, qui d'un ſuperbe
front voiſinez les Aſtres, mes larmes ne
pourront elles point amollir & attendrir
l'aimant de voſtre nature? Ainſi parlant,
raui d'un extaſe amoureux, ie vins à veoir
ſur le bord d'un petit ruiſſeau vne ligne de
tendres ormeaux, alors ſur l'eſcorce du pre-
mier i'en grauy ce ſonnet, avec ſept lettres
indices du nom de la beauté qui me tue.

Croïſſez petits ormeaux, & dedans voſtre eſcorce
Faites croiſtre avec vous le nom de la beauté,
Qui me fait & languir m'oſtant ma liberté,
Et mourir, lors que plus de viure ie m'eſſorce:
Croïſſez petits ormeaux, ſans point ſentir l'entorce,
Du Cyprien Archer, & quand la cruauté,
De m'amour m'aura mis ſur le fleuue Lethé,
Ayant ſur moy monſtré combien pouuoit ſa force.
Ormeaux ne laiſſez pas de croiſtre, & que tousiours
Dans vous en quatre vers on liſe mes Amours:
Cecy ſeit vn amant qu'une opinion folle
Amena dans ce lieu quand plus eſtoit martir,
Et quand plus il vouloit pour des beautés ſouffrir,
Mourant ſur le patron d'une cruelle idole.

Vous euſſiez veu l'æſle d'un mol Zephir,
euentier & feuilleter doucement chaſques

fleurs qui estoit en ceste belle prairie, dont l'aleine souspiroit vn doux murmure, qui ne parloit autre chose, sinon: Icy regne Venus, accompagnée de son petit enfant Amour. Là les roses, les œillets, les lis, qui ondoyoient sous la legere nuë de ce petit vent, sous qui possible Amour se cachoit, sembloient estre eschauffées de son feu, se pliant l'une sur l'autre: & les petits arbrisseaux qui d'un autre costé estendoient leurs rameaux verdoyans les vns sur les autres, sembloient veritablement languir & brusler sous vne mesme flamme passionnez d'une Amour mutuelle: là tout ne souspiroit rien que l'amour. Mais moy qui n'imaginois en l'esprit sinon que les beautez de ma Dame: quand ie regardois ses arbrisseaux s'embrasser l'un l'autre; & iouir tacitement de leurs amours, regardant le ciel & la terre, ainsi ie recommençois mes lamentations. O prez, fleurs, arbres, fleurs & fidelles secretaires des flammes amoureuses, qui me font vomir vne nuée de soupirs, de combien est meilleure vostre condition que la mienne? Car soit ou que le Soleil estende la lumiere de ses tresses blondes, ou soit qui les laue dans la fontaine des Nymphes de l'Ocean, vous

iouïſſez touſiours chacun de voſtre partie,
 & ne vous abſentez iamais l'un de l'autre,
 ayant pour Cupidon vn Zephir qui touſ-
 iours vous eſchauffe & inspire dans voſtre
 nature vne chaleur amoureuse. Mais moy
 ſoit que l'Aurore ſ'amuſe â refrizoter les
 temples fleuriz de ſon antique mary, ſoit
 qu'elle face rougir le ciel d'un front de ro-
 ſe, ou ſoit que la vouſte des Dieux de mil-
 les flambeaux commence à œillader la ter-
 re, touſiours ie ſens ſur mon dos vn monde
 de deſplaiſirs & de faſcheries : touſiours
 Amour me tourmente, & ſe plait à exercer
 ſur moy ſa force & ſa valeur, me ſeparant
 d'avec celle qui a mon cueur, le faiſant er-
 rer au labyrinthe de ſes beautez. Amour?
 pourquoy ayant mis mes deſſeins dans les
 carieres amoureuſes, empêche tu leur cour-
 ſe, de peur qu'ils ne paruiennent au but
 auquel ils aſpirēt? quel plaiſir près tu de ſe-
 parer les cueurs des pauures amâs pour plus
 aiſément battre le fuſil de diſcorde, & faire
 flamber entr'eux l'allumette des perpetuel-
 les diuiſions & diſſentions? tu me retires du
 haure de Grace des beautez & faueurs de
 ma Dame, & me iettes en haute mer, pour
 faire hurter ma Neſ cōtre les Simplegades,

ou la faire abîsmer dans le gouffre de Scile ou de Carybde? Quâd plus le ciel des beautez de ma maistresse est serain, tu me bouches les yeux affin que ie ne le regarde, & lors tu me fais mourir d'un desir de la veoir, quand tu m'as separé d'auec elle.

Ainsi ie prenois quelque soulas à faire ses lamentations, car ie pensois que le ciel, l'aër, la terre, & les ondes participeroient de mes calamitez, ou pour le moins en auroient pitié: ainsi le mal qui me tourmente me donnoit quelque trêue, estât porté sous l'aîle de ceste seule esperance. Iamais le berger Polypheme n'eut peu endurer la severité d'Amour, s'il n'eusse aucunes fois dâs les antres de la montagne, qui charge le dos du geant, qui és campagnes flegrées voulut autre fois (tant il estoit aveuglé) escheller le ciel, pour s'asseoir au saint siege de Iupiter, d'un chalumeau pastoral chanté ses passions auec les beautez & rigueurs de sa Dame Galattée. Aussi iamais ie n'eusse vescu vne heure en ce desert, si ie n'eusse pris quelque consolation à chanter les hymnes que ie faisois en l'honneur de la beauté qui m'auoit là conduit: & demeuray tousiours en vn estat, resuant sur vn mesme penser,

iusques à ce que l'heure qui a le dixiesme
 lieu entre ses seurs tenoit ia la bride des
 cheuaux du Soleil: quand ie voulus aller me
 plaindre sur les ondes de Neptune, qui fai-
 soient leur pose au pied d'un rocher non
 loin de là qui se dressoit iusques au ciel, &
 pour plus estendre ma veüe sur les plaines
 des eaux, ie deliberois y mōter mais ie vois
 au sommet vne Déesse, qui à son maintien
 se monstroit estre la plus grande & plus ho-
 norée de celles qui habitent dans les vene-
 rables Palais des Dieux: elle estoit de sta-
 ture asses haute: elle auoit les cheueux qui
 tiroient sur la couleur de l'or, & qui flot-
 toient des le sommet de la teste iusques
 sur le talon arrangez & entortillez avec
 telle modestie, que l'art, & la Nature per-
 droient leur esprit à les façonner plus gen-
 tillement: dessus ses yeux apparoissoit vn
 front large, qui ressembloit mieux à vn
 Iuoire bien poli, où les Graces s'estudioient
 à faire milles mignardises, que non pas à ce
 que c'estoit: vn peu plus bas ses sourcis se
 courboient si honestement, & avec telle
 distance l'un de l'autre, que l'on eusse dit
 estre deux fils de soye noire la couchez de
 la main mesme de Dione. Que diray-ie de

ses yeux? dont le seul regard esblouit ceux qui s'amusent à les contempler? ses yeux estoient de diuerse nature, l'un piteux, l'autre seuer, l'un qui tue, & l'autre qui donne vie, subtils à se mouuoir, ou Amour trempe l'acier de ses sagettes, pour plus aisémēt entamer le cueur de ceux qu'il veut tourmenter: de là se mōstroit vn nez, qui faisoit vne petite diuision de deux iouës, qui estoit si bien compassé, & qui descēdoit d'vn tel fil, que l'enuie n'y trouueroit que mordre: ses deux iouës tomboient en bas si rondement avec telle egalité que rien plus, parsemées de fraïches roses, entremeslées d'vn œillet blanc, qui detrouffoit la raison d'vn chacun: ses leures estoient deux branches de coral, qui couuroient deux rangs de belles perles telles qui blanchissent au riuage Indien, où la mignardise faisoit cuire toutes ses douceurs & confitures: au bas apparoissoit vn menton, que le ris & la beauté foussoient aux deux flancs, avec telle grace que tout homme en le regardāt perdroit le sens & la raison: elle auoit le col aussi blanc que lait, où n'apparoissoit nulle veine, bien arrondi & de bonne grace, comme pillier digne de ce venerable chef: son sein estoit tel,

qu'un albastre ou bien que nège, où se pom-
meloient deux boules de mesme couleur,
sinon qu'au bout chacune auoit vne petite
fraise, qui sembloit se remuer sous l'appetit
des affectiōs qui faisoient soupirer son cœur
elle auoit les bras croisés, qui empescha que
ie ne veis ses belles mains: la face triste, &
sembloit se despiter en elle mesme, ores elle
leuoit les yeux au ciel, tout soudain le soleil
s'arrestoit, les astres attachez à la voute du
temple souuerain des dieux, combattoient
contre le iour, les nues se retiroient à part
pour mieux contempler & admirer ceste
beauté, ores iettoit sa veüe sur les ondes,
alors la mer deuenoit calme, tout le trou-
peau escaillé de Prothée sortoit de ses cases
& nageoit sur la cime des ondes avec tous
les dieux & Phorcides habillez de robes
de couleur d'azur pour la veoir seulement,
& ores regardoit la terre, qui n'ayant point
encore veu telle personne s'abilloit d'un
prin-temps, & commençoit à tousiours re-
uerdir, les oiseaux se branchoient aux ar-
bres les plus prochains de ceste Déesse, les
bestes hostesses des forests accouroient
toutes là, & les arbres mesmes remuoient
leur tige, & s'approchoient d'elle: bref rien
n'estoit

n'estoit en ce monde, qui ne l'admirast,
comme miracle nouveau, elle faisoit rouler
de ses yeux de petites boules de cristal, qui
arrousoient sa face, & tóboient iusques dans
le sein, & mesla ses pleurs aux pitoyables
accents de telles lamentations, entrecoup-
pées de maints souspirs.

*Ah petit Dieu! que tu me fais de peine,
Soit que le jour sa clarté, nous rameine,
Soit que la nuit qui monstre ses flambeaux,
Traîne apres soy d'Hecate les moreaux
Tousiours tousiours ta beauté me fait guerre,
Et le desir de te veoir tant m'altère
Que ie ne puis ceste soëf estancher,
Si tu ne viens pour ma langue arroser,
De ton Nectar, ou si tu ne m'abreuves,
De ce dous miel, qui est dedans tes leuures.
Se tu scauois comment ie te poursuis,
Si tu scauois quelle dame ie suis,
Tu voudrois bien à mes vœux condescendre,
Mais las? cruel tu m'veux point entendre.
Esoute moy, si a quelque pitié
Fleshir se peut ta trop fiere beauté,
Ie ne suis pas vne personne humaine,
Ie ne suis pas Nymphé d'une fontaine
Ni de ses bois, & ni ne fends l'argen
D'un tour de bras du viellard Ocean,
Mais bien ie suis déesse la plus grande
Qui soit au ciel, déesse qui commande*

LA CAMILLE.

Aux chans de l'air, dont cruel, tu nourris
 Ceste beauté, qui fait tant de soucis,
 Naistre dans moy, qui comme de viperes,
 Quant ilz sen vont me comblent de miseres,
 Me font mourir, & dans vn petit feu
 Font consumer ma vie peu a peu,
 Ainsi, ingrat, tu fais trepasser celle
 Qui te fait viure vne vie mortelle,
 Tu ne scaurois sans la vertu de l'air,
 L'ame vitale vn moment expirer,
 Et si tu fuis de ce ciel la maistresse,
 Tu ne sçais pas que ie suis la déesse,
 Qui ay pour frere & pour mari ce Dieu,
 Que fait pallir ayant dardé son feu,
 Le genre humain & esloche la terre,
 Quand irrité ses foudres il desferre,
 Et tu ne sçais (& ne le veux sçauoir)
 Qu'ay delaisé ce celeste manoir,
 Pour ton Amour: si quelqu' vne déesse
 Pour sa grandeur, merite estre maistresse
 De ta beauté, certes autre que moy,
 L'on ne verra qui soit digne de toy.
 D'un Adonis la belle Cytherée,
 Dans les vergers de Gnyde fut aymée,
 Cybelle fut aymée d'un Atis,
 Aussi le fut, Galathée d'Acis,
 Tous petis dieux, qui auoient pour maistresses
 (Sans nul desdain) tes trois hautes déesses,
 Ilz aimoient mieux à la diuinité
 Faire l'amour qu'à l'humaine beauté,
 Celle qui est la plus belle en ce monde,

Seroit là haut dite la plus inmonde,
Et la plus laide, & la plus vieille au pris,
De celles qui sont en ce diuin pourpris,
Et quant à moy ie n'estime estre celle,
Dessus le ciel qui soit plus que moy belle,
Qui soit plus braue en richesse & grandeurs,
Et qui tousiours recoine plus d'honneurs,
Et toutesfois mon amour tu mesprise?
Hel! quel profit de ma despouille acquise
Remportes tu? hel! quel plaisir prens tu,
Dessus mon cœur demonstrier ta vertu?
De me fuir? m'ostant toute esperance,
De toy iamais d'auoir la iouissance?
Quoy? que Iunon qui marche sur les cieux,
Premiere apres son frere entre les dieux,
Royne du ciel, Déesse qui commande,
Quand il luy plaist à la celeste bande,
Quoy? qu'elle soit mise à mespris tousiours?
Les autres ont ioui de leurs Amours,
Et toy Iunon tu seras meprisee?
Ha trop cruel! qui as ma destinée,
En ton arbitre? hel! viens tu dans ces bois,
Que pour l'amour l'on entende ma vois,
Qui ne pouuant iouir de toy, Narcisse,
Faites autre Echo tousiours tousiours gémisse?
Ne sçais tu pas que ie merite mieux,
Iouir de toy, que ces filles des dieux,
De leurs mignons qui ont eu iouissance?
Quand ie n'aurois que la perséuerance,
Qui continuë en toy mon amitié,
Certes ie peux de ta fiere beauté,

LA CAMILLE.

Voir le soleil pour mon desir conduire,
 Jusq'au sentier de l'amour où l'aspire,
 Doute ne fais que tu ne sois plus beau,
 Que cet Adon, ni que le damoiseau,
 De Galathée, ou que cil de Cibelle
 Mais bien? ie suis aussi plus qu'elles belle,
 Plus reuerée, & qui merite mieux,
 Qu'elles d'auoir vn accueil de tes yeux,
 Ingrat! Ingrat! tant plus ie te veux suiure,
 Tant moins ie suis pour courir à deliure,
 Et si tant plus que me sens approcher,
 D'autant tu fuis d'un pié viste & léger,
 Ayant au dos des ailes attachées,
 Que y ont expres les Amoureux collées,
 Voila pourquoy tu fuis legerement,
 Mon amitié, les! sans sçauoir comment,
 Ie ne suis pas vne Nymphé ennemie,
 Qui te poursuit pour te rauer ta vie,
 Te faire tort, outrager ta beauté,
 Vn seul Amour (qui au cuer m'a graué
 Ton beau portrait, Image de ta face,
 Ton col de let, ta beauté qui surpasse
 Toute beauté! ton maintien & tes yeux)
 Seul me contraint de te suiure en tous lieux.
 O Angelet, si tu me voulois suiure,
 Ie te ferois immortel au ciel viure,
 Et pour signal de ta grande beauté,
 Tu serois fait vn bel astre attaché,
 Dedans l'Olympe, où ta sainte influence,
 Beniroit ceux qui prendroient leur naissance,
 Quand tu liurois, les douant de beauté,

Plus que celeste, & d'une maïesté,
 Digne de toy, L'on ne verroit au monde,
 Beauté, qui fut à leur beauté seconde,
 Qui forceroient (comme porte ton nom)
 Les ceurs humains, plus fort que Cupidon.
 Je le sens bien, en endurant la force
 De ta beauté qui sur moy se renforce,
 Et à grand peine y puis-je résister.
 Vien donc, amy, viens ta lunon baiser,
 Ne cache point sous ceste face belle,
 Un dur refus, une grace cruelle,
 Ne portes point un rocher pour un cueur,
 L'humanité retiens pour la rigueur:
 He! quel plaisir de veoir mourir une ame
 Dans le fourneau de ton ardente flamme?
 He! quelle gloire, est-ce de triomfer
 De ciel qui vient de son gré se rengier
 Dessous le Ioug, qui n'ayant nulles armes
 De son vainqueur a receu mil all'armes

Elle n'eut dit, que cōme desesperée com-
 mença a broffer les lieux plus sauuages de
 la forest, appellât par son nō son amy, lais-
 sant flotter à longues ondes ses cheueux
 sous les æsles molles des vents amoureux,
 qui s'ebatoyent à qui mieux mieux esueille-
 roïët ses trésses orines, moy qui tallonnois
 ses pas, ie la vis qu'estant ia recreüe d'un tel
 exercice se logea sous des arbres dōt la per-
 ruque verdoïate aux larges fueilles donnoit

ombrage & fraischeur à ceux que travail-
loit l'ardeur du soleil, ses arbres n'estoit que
moyennemēt hauts, tellemēt que les fueil-
les luyomboiēt sur le visage: elle qui auoit
le cueur remplie d'amour, ne se souuenant
plus qu'elle estoit, tousiours portoit en la me-
moire, celuy qui luy causoit tel accident, à
la fin engraua dans ces fueilles le mieux
qu'elle peut vn sonet duquel les quatres pre-
mieres lettres des quattres premiers vers
estoit le nō de celuy qui estoit son seul sou-
cy, & qu'elle estimoit estre le plus parfait
iouuenceau & mieux accompli de toutes
raritez que nature sçauroit choisir & trouer,
& que le soleil iamais regardast, & pour en
dire ce qui en est, sans amoindrir toutes-
fois l'honneur des autres, tant en beauté
qu'en meurs surpasse bien tous ceux de no-
stre temps, & l'aage auquel nous sommes
est biē heureux d'auoir sous soy fait n'aistre
tel comble de vertus, le sonnet estoit tel.

Rens moy mon cueur, rens moy ma liberté,
Oste moy hors de ta prison obscure,
Moy qui languis pour ta belle figure,
En me bruslant au rais de ta beauté.
Si tu as mis au fort de chasteté
Tous tes Amours, si tu as de nature,

*Vn cruel cuer, vne poitrine dure
Qu'on ne te puisse esmauoir à pitié,
Rens moy mon cuer, affin que toute entiere,
Te meure en ioye, où ie viue en misere,
Pour ton amour, où si tu le retiens,
Traitte le mieux que tu ne m'as traitté,
Lors ie verray qu'assez, tu m'as aymée,
Si tu le mets dans tes plus doux lieux.*

A Pres qu'elle eut engraué ses vers elle se fit tellement inuisible que ie ne scay qu'elle deuint, qui me fit retourner en mon hermitaige, où ie trouuay deux bergeres, qui à leur maintien n'estoient point humaines: l'une estoit sage, & l'autre belle: toutes deux ressembloient bien estre quelques Déeses du ciel, qui seroient venues sous cet habit de bergeres pour n'estre point conuës, en ce monde, l'une s'appelloit Dionette, & l'autre Mineruine, elles estoient passionnées d'amour, & pour vous en dire la verité, discouroient sur le mesme suiet, que ceste Déesse, de laquelle i'ay raconté les affections: quād elles me virent furent toutes estonnées, & vn pourpre commença honteusement à peindre leur beau teint, qui les faisoit plus admirables: elles disputoient, qui meritoit mieux auoir pour com-

LA CAMILLE.

paigne, ce iouuenceau qu'elles auoiēt nour-
ry des le berceau, & mis au monde, affin
qu'en luy seul l'on peusse veoir toutes les
perfections & vertus qu'on scauroit desirer
en vne noble ieunesse, l'une disoit qu'elle
l'auoit nourry & enrichi d'un rare esprit &
de belles meurs: l'autre qu'elle l'auoit formé
dans le moule des plus belles beautéz qui
fussent en son celeste cabinet, & pour porter
Iugement sur telles contentions elles m'a-
pellerent puis Dionette la premiere com-
mença.

DIONETTE.

IE m'esbais comment tu oses, Minervine,
Debattre avecques moy qui suis mere à Cyprine,
Et qui ay pour neveu cet archer Cupidon,
Qui rotit d'un chacun le cœur de son brandon.

MINERVINE.

Je m'esbais comment tu oses, Dionette,
Debattre avec la fille au Dieu de la tempeste,
Qui ay fait abismes vers les rocs Capharex,
Les vaisseaux du Locrois de despoille charger.

DIONETTE.

En ce monde on n'estime vne chose estre belle
Ny sur le ciel la sus, si ie ne la fais telle,
Et l'homme en l'univers ne veoit riē de nouveau,
Si ie ne le fais veoir comme admirable & beau.

MINERVINE.

Dionette le lis se fletrit en vne heure

*La rose blanche ou rouge un seul soleil ne dure,
Ainsi la beauté tombe, & beauté sans scaoir.
Ressemble au vain portrait que nous rend un miroir,*

DIONETTE.

*Minervine, tu dis tout ce que tu veux dire,
S'un homme est imparfait on ne s'en fait que rire
Et fusse il encor un sage Athenien
S'il n'est courtou & beau l'on ne l'estime rien.*

MINERVINE.

*Je fais d'un homme un dieu, & seule ay la puissance,
De donner saintement aux hommes la science,
Mere des bons esprits, que ie fais quand ie veux
Delaisser ceste terre & escheller les cieux*

DIONETTE.

*L'esprit ne se veoit point, ses actions secretes
Dans un lieu separé obscurément sont faictes
Mais la beauté se veoit, les Rois & grans Seigneurs,
A la seule beauté font mil & mill' honneurs.*

MINERVINE.

*D'autant plus que le corps, l'esprit un chacun prise,
Et d'autant sa beauté est chose plus exquise
La beauté fond en terre, & l'esprit à iamais
Ha la terre & le ciel pour eternal palais.*

DIONETTE.

*Paris estoit si beau que mesme iusqu'en Grece,
Fut coucher dans le lit d'une humaine Déesse
Sans estre refusé, car la seule beauté,
Cest la Magie propre à faire un amitié*

MINERVINE.

*Si Paris m'eusse creu, il n'eusse fait son pere,
Et ses freres mourir, ni ses seurs, ni sa mere,*

LA CAMILLE.

*Il lion fust encor, & la flamme des Grecs
En poudre n'eut broyé les Troiennes cités.*

DIONETTE.

*La beauté seule rend vne personne aymée,
Elle inspire dans nous l'amoureuse pensée,
L'Amour, ma Minervine, est l'unique soucy,
Qui loing de nos troupeaux nous fait venir icy.*

MINERVINE.

*Amour! Amour! pour toy ie ne veois sur l'herbette
Sauter de mes brebis la troppe camusette,
Ie n'en ay plus soucy, soucy iay de mon cueur
Que tu baignes dedans vne amere douceur.*

DIONETTE.

*Voila que cest qu'Amour, quand vne fois il ente
Ses trets dans nostre cueur, tellement il s'y plante,
Qu'il faut viure en tristesse, ou en ioye mourir,
Ou bien Iouir, auant qu'il en puisse sortir.*

MINERVINE.

*Certes, ma Dionette, Amour dans ma poitrine,
N'aguiere à fait entrer vne beauté diuine,
Qui m'oste le soucy de plus veoir mon troupeau,
Et qui m'attire à soy par vn sentier, nonneau.*

DIONETTE.

*Quelque beauté t'a pris & t'a fait son esclave,
Amour tousiours se loge en vne maison brave,
Confesse, Minervine, & crois que la beauté,
Seulle commande à l'homme, & à la déité.*

MINERVINE.

*Vne seule beauté n'a dessus moy puissance,
Mais c'est bien des vertus vne diuine essence
Qui est en corps humain, & si ce iouuenceau,*

Estoit au ciel, seroit des dieux le Dieu plus beau.

DIONETTE.

*Je le crois, ie l'ay veu me iettant d'un willadde,
Cent Amours impiteux, qui m'ont faitte malade
Qui m'outragent à tort, & ont ma liberté
Qu'ils appendent dessus l'autel de sa beauté.*

MINERVINE.

*Dionette, il mesloit mesme des son Enfance,
Au doux let nourrisier l'honneur & la science,
Et ne pouuant encor qu'a grand peine parler
Des vertus & d'honneur il vouloit deuifer*

DIONETTE.

*Les vertus sur son front, dans ses yeux les Charites,
Dedans ses leuures sont milles douceurs confittes,
Les desirs en son col, au sein la chasteté,
Et Amour au plus beau se met de sa beauté*

MINERVINE.

*Allez douces brebis chercher autre bergere
A dieu de mes agneaux la troppe iadis chere,
Je ne vous verray plus ainsi qu'au parauant
Dedans ces préz herbus follostrev librement.*

DIONETTE.

*Cest vn grand Dieu qu'Amour qui iamais point n'offense
Si non qu'un noble cueur, il ne veut sa puissance
Monstrer sur les petits, tousiours il cherche vn cueur,
Et un esprit qui soit digne de sa grandeur.*

MINERVINE.

*Cest vn noble art qu'aymer, vn amant deuient saige,
Apprent bien à parler, n'a point fier le courage.
Est courtois, gracieux, affable, & qui n'a point,
Autre plus cher soucy que l'Amour qui le point,*

LA CAMILLE.

DIONETTE.

*Quand l'on parle d'Amour dans moy se renouuelle,
Un soucy renaissant qui tousiours m'espointelle,
Et tousiours deuant moy ie vois ceste beauté,
Qui à de son regard charmé ma liberté*

MINERVINE.

*Auecques la beauté peinte dessus sa face,
Je vois tant de vertus, ie vois la triple Grace
Qui façonne ses meurs, & de l'autre costé,
Iy vois un doux parler confi d'honnesteré.*

DIONETTE.

*Luy seul aura le soin d'estaindre ceste flamme,
Qu'amour si doucement alluma dans mon ame,
Et soit ou qu'il l'estouffe, ou qu'il la laisse ainsy,
Si est-ce que tousiours il sera mon soucy.*

MINERVINE.

*Encores qu'à l'amour qui n'a point d'alliance,
Auec raison y ait une pauvre assurance,
Si faut il que ie l'ayme, & sera le premier.
Qui aura dans moy mis un amoureux penser,*

DIONETTE.

*Nous aymons toutes deux, & auons Mineruine,
Dedans un mesme feu toutes deux la poictrine:
Et une beauté seule a dedans nostre cueur,
Fait verser chastement l'amer, & la douceur.
Mais qui merite mieux en auoir iouissance?
Ce ieune enfant sur moy ha tellement puissance,
Que la mort & non autre osterá son portrét,
Que l'Amour dans mon cœur a graué de son trét,
Et si ie pense aussi que tu as la pensée
Non moins que moy de luy saintement eschauffée.*

A Pres que Dionette eut mis fin à ses propos & conioint ensemble & fermé les portes corallines de sa parolle, Mineruine descourant deux rangs de belles perles entées egallement pres du riuage vermeil de ses léuures Iumelles, iettant sur moy vn regard piteux de ses yeux vers, me dit. Mon amy à vous veoir l'on vous iugeroit estre tormenté de quelque nouveau malheur & accident, qui sans nulle tréue tousiours vous sollicite, ie vous supplie si c'est d'Amour(car la tristesse que portez sur le front,&la palle couleur froidement peinte sur vostre face, le tesmoignent assez) & si vous sçauiez que c'est de se petit Dieu, de iuger,de nos contentions, ainsi tousiours la Maistresse qu'avez emprainte dedans l'ame, puisse vous apporter d'vn œuil gracieux & non seure,l'heure desirée de vos meilleurs & plus parfaits souhais. Apres que ie l'eus remerciée, & que me fus serui d'vn hōneste refus, ie fus long-temps sans sçauoir quel commencement prendre:car les Amours & beautez de celle que i'honore m'importunoient tousiours & deroboient vne bande de mes pensées, d'autre costé, l'Amitié, les vertus, les Graces, les courtoisies, le doux

parler, qui adouciroit le cueur d'un Scite, &
 la beauté de ce Iouuenceau, qui auoit mis
 en debat ses bergères, me rendoient telle-
 ment leur serf, que ie ne pouuois discourir
 sur autres perfections que sur les siennes.
 Qu'eussay- ie fait? si ie voulois raconter mes
 passions, l'honnesteré & le deuoir qui m'o-
 bligeoit à luy, retardoient ma volonté, si ie
 venois començer mon propos par luy mes-
 me, mettant en oubly ma dame, vn soudain
 Amour saccageoit mes entreprises, mais le
 deuoir à la fin combatant vaillammét con-
 tre Amour, demeura le vainqueur. Parquoy
 m'adressant aux deux bergeres, le ferois (ce
 dy- ie) de nature bien farouche & barbare,
 qui aurois pris naissance d'un cruel Tartare,
 alaitté d'une fere la plus inhumaine qui fut
 en la Moesie, si ie refusois d'accomplir le
 vouloir d'une si noble compagnie, car à
 vous veoir & à vous oïr parler, vous n'aues
 pris vostre naissance des bergeres, qui lo-
 gent deffous les cases humaines, mais com-
 me j'ay peu entendre & conoistre, estes
 bien bergeres des plus grandes qui soient
 au ciel, aussi vous aspirez à vne grandeur &
 amour digne de vos altesses: & n'eussiez sceu
 choisir en ce monde plus noble & plus di-

gne fuiet de vos passions : ie le cognois, ie luy ay milles fois fait entendre, deuifans seul à seul, les passions, les torments, & cruautéz, que i'endurois pour vne dame, & luy comme saige me reconfortoit si humainement, & avec telle grace, que les plaisirs que i'auois à ouir parler telle Seréne, donnoient la chasse à ses cruels soucis, qui comme harpies deuoroient tout ce que l'Esperance pouuoit asseoir de bon sur ma table: & toutes les fois qu'il me rencontroit, m'estant luy tout seul plus qu'un Zetes & Calais dechassoit loing de moy, pauvre & miserable Phinée que i'estois: ses Cipriennes harpies. A luy seullement i'ouurois la porte du cabinet des secrets de mon cueur, cōme à celuy que ie reuerois autant où plus, que ma Camille, car un deuoir conioint à vne fidele & chaste amitié lie tellement mon cueur avec le sien, que la mort seule sera l'Alexandre de ce neud Gordien, combien que ma belle Alcine me tienne si doucement enreté dans le crespé de ses cheveux, & m'ait si bien enchanté par vne infinité de charites, qui font leur charme dans le cristal de ses yeux, qu'il me faudroit l'anneau d'un Roger pour me deliurer de telle seruitude, mais si

elle ne veut faire treue avecques moy,
 i'espere que luy sera mon Mercure, qui me
 donnera le Moly, qui fera sortir hors de la
 prison de ceste Circe enchanteresse, mon
 cueur & maliberté, ie vois bien, Déesse, que
 ce long discours vous ennuye, pardonnez
 moy, c'est vn Amour aueugle, qui m'oste
 hors de propos, & me fait deuoyer du sen-
 tier de raison, pour me remettre dans la
 voie de mes passions, afin qu'avec plus de
 propos il me tormente, petit Archer? cruel
 & iniuste Amour, tu te mesles de conduire
 & mener vne personne par les chemins de
 ceste vie, & si tu es vn enfant sans raison &
 aueugle, tu t'amuses à entasser les despouil-
 les que tu raportes des cueurs humains, &
 si tu les prens en trahistre? & sans coup
 donner tu t'attaches au front le laurier de
 victoire? he? quel honneur est-ce à vn Dieu
 de combattre contre les hommes, & de se
 glorifier d'une si pauvre deffaitte? mais pour
 reuenir à nostre propos, vous avez debatü
 pour vne beauté qui à forcé la porte de voz
 pensées, & ne pouuez à ce que ie veois estre
 autrés que siennes: O heureuse guerre: où
 l'ambition ne commande point, ô heu-
 reuses conquestes: où le vainqueur est glo-

rieux

rieux d'une telle victoire, & le vaincu, s'estime heureux d'abaisser le col sous le iouc d'une si douce & noble servitude, car soit que soyez esclaves amoureuses de ses vertus, soit que luy triumphe de vostre prise: la renommée accôpagnée de los & d'honneur sera la prompte messagere qui portera nouvelles de voz loyautéz iusques à la posterité. Pour suiuez doncques Deesses, & esperez trouuer quelque heureuse fin en telles amitez: le sçay bien que luy ayant receu de Mineruine vn grand esprit, milles vertus, vne prudence avec vne modesté grauité decente à sa ieunesse, ne la peut oublier, la cherchant tousiours par milles sentiers vertueux, ne se pouuant souler de tant de rare presens qui le font estre Dieu entre les hommes: tout le monde veoit auant de cōbien Dionete la fait admirable surpassant aisement toute autre beauté que nature auroit industrieusement façonnée. Car elle fait loger dans ses cheueux tant d'Amours, sur son front tant de beautez, dans ses yeux tant de Charites, sur sa face tant de perfections, tant de douceurs sur ses leures, tant de Nectar Hyblean sur sa langue, tant de desirs voletans autour du mabre blan-

chissant de son col, & dans son sein tant de petites Deesses, qui portent au front pour marque la chasteté, que soit ou qu'il parle, ou qu'il rie, ou qu'il marche, il enferme tous ceux qui le regardent dans le paradis de ses admirations, tellement qu'ayant receu tant de bien les honnestetez qui sont en luy iamaïs ne permettront, qu'il vse d'ingratitude enuers elle. Parquoy, mes Deesses, puis que toutes deux auez tant meritè de luy, & que preferez sa compagnie à tout autre chose, il est raison qu'il soit egallement à toutes deux, afin que le trop bon parti d'une ne face tort à l'autre. A ses raisons elles s'accorderent, puis Dionette qui ne desiroit riè autre chose que d'ouïr les beaux faits du ieune Cyprinet: me dit, mon amy, ie vous supplie de nous dire quelle sagette vous a feru, & quelle est la beauté qui vous rend si idolatre: alors moy qui ne demandois autre chose que de descourir mon mal à vn autre pour vn peu me soulager ne fus nullement restif à accôplir leurs vœux. Parquoy m'adressant à toutes deux ainsi ie commençay: Certes mes Deesses, les beautez & les courtoisies que ie veoïs en vous, me contraignent renoueller encor' mes souf-

pirs & mes lamentations : mais sousspirer & me lamenter , pour vne beauté qui merite qu'õ face cent sacrifices humains pour elle, ce m'est vne chose si agreable & si douce: que ie n'ay autre bien ny plaisir en ce monde , sinon celuy qui me vient de la consolation que ie prens lors , quand ie veois que mon mal'heur part d'un lieu si haut, superbe, & magnifique, qu'un dieu seroit heureux s'il y pouuoit seulement aspirer, mais puis que vous voulez ouïr comment ie fus prins , ie n'auois encor' que quatorze à quinze ans, quãd ie veis celle qui m'encordelle dans le crespé des cheveux de sa beauté: elle alloit à l'Eglise apres sa mere, & marchoit d'une telle grace , qu'à tous les pas qu'elle cõpassoit, vne bande de petits Cupidoneaux semoiēt vne tapisserie de roses deuant elle, les autres marquoiēt les pas qu'elle faisoit, & y plātoiēt des Myrthes, où l'on voyoit sur chacū autāt de pauures cueurs que de branches, qui venoient de leur bon gré s'engluer dans la colle de ses beautez, les autres volletans à l'entour de ses pieds , en sortoient à chascue coup , & assailloient le foible rempart des pensées de la ieunesse , qui s'amusoient à la cõtémpler: entre autres i'en veis venir vn sur

moy, qui estoit en embuscade dans ses yeux
 qui glisse dans mon sein si doucement, qu'il
 versa dans mon cueur sa poison, sans aucu-
 nement le pouuoir sentir : Mais le trahistre
 qu'il est, estant entré cautement dans la for-
 teresse de mon ame, s'empare de l'enseigne
 guide de ma raison, & des meilleures pieces
 de mes cogitations, & commença deslors
 à chasser tous les soldats ennemis, & ne
 laissa sinon qu'une amoureuse pensée, ac-
 compagnée d'une cohorte de soucis, qui
 me faisoient une si douce guerre, que ie ne
 m'estimois point heureux, sinon lors que ie
 m'armoïs pour aller au combat, & fus long
 temps en tel estat, iusques à ce que ce bour-
 reau Amour, qui amoncelle tousiours un
 monde de malheurs sur le dos de ceux qu'il
 tient en seruitude, enuieux de mon aise,
 d'un paradis de plaisirs & de libertez, me
 meit dans l'enfer de sa captiuité. C'estoit
 sur mes dixneuf ans un grand iour de feste,
 que ie m'estois confessé, & chassé loing de
 moy tous pechez & ordures mondaines,
 pour recevoir le Createur des humains,
 quand me promenant dans le temple, où
 elle souloit deuotement offrir ses oraisons
 à Dieu : ie vins à veoir tant de ieunes gens,

& tant d'hommes qui s'amassoient autour d'une chappelle où elle estoit : moy cupide de sçauoir ce qui estoit là, ie y vois. O que la mort me fuisse esté agreable si aussi tost que ie l'euy veuë elle m'eust osté hors de la prison de ceste vie ! mes pieds ? deuiez vous me mener au lieu où ie trouuay mon malheur & le vostre ? & vous mes yeux ? vous beustes donques la poison, qui fera vous & moy languir en vne mort perpetuelle ? perissez ! puisque par vous i'endure milles morts qui me font viure vne vie langoureuse ! Mefchant Amour ? est-ce ainsi que tu guettes les consciences humaines vuides de toute mauuaise contagion, pures, nettes, & qui se sont lauées dans la fontaine des penitences, pour te loger dedans : & pour plus saintement, comme vn Dieu venerable y estre receu ? Ha ! cruel que tu es, tu ne m'auois seulement au parauant serui que d'une entrée de table, & fait goustier à mes desirs, quelque peu de ton miel : mais de cét heure tu as assis tous tes plats sur ma table, & confits toutes les viandes dans ton amertume, ie te senti lors que tu sondois mon cueur, avec vne fiesche cruelle, qui y est tellement entée, que rien, sinon qu'une piteuse mort ne

pourra l'arracher. Mes Deesses, ie la veis à genoux deuant vn autel, où elle faisoit sacrifice de ses prieres à Dieu, elle estoit de treze à quatorze ans, & d'une grandeur telle que requeroit son aage. Sa contenance & sa beauté monstroient assez quelles vertus & quelle noblesse la font apparoiestre sur toutes les damoiselles de ce temps: Chaste troupeau race de Iupiter! Muses, qui tenez voz escoles sur Parnase, ou sur Pymple, qui beuvez les plus saintes ondes de Pegaze, & au leuer d'une Tithonienne Aurore soulevez refrizoter voz tresses orines sur les bords d'Eurote, vous mirant dans le cristall de ses eaux: Muses qui conduisez les emprises de ceux qui taschent à graver sur l'autel de Memoire, dans le temple de l'Immortalité, les beautés humaines autrement subiettes d'errer par les tenebres d'un perpetuel silence: faictes moy se bien, que ie les puisse sous vostre outil grossièrement esbaucher, à fin que par les premiers traits assez rustiquement tirez noz neveux, sçachent que ç'a esté une des plus accomplies du monde.

Et quand aux beautés, qui se monstroient, ses cheveux blondissoient sur sa teste, annelez & entortillez d'un ruban de soye pourfi-

lé d'argent & d'or, flottans en petites ondes
refrisotées, diaprées d'une infinité de pier-
rieres esclattantes des vn des bout de ses
temples iusques à l'autre, retors & mignar-
disez si proprement, que l'on diroit ceste
saincte cheueleure estre la mirtine forest
des Amours, où comme larronneaux, ils
destrouffent la raison & l'entendement du
pauvre pelerin de ceste vie, qui sans se dou-
ter de rien, se sent estre surpris, & se veoit
esclaue enreté dans les liens de ses cheueux,
qu'un Zephir ialoux fait mollement espan-
dre sur l'albastre de son col, & avec vne hon-
neste lasciueté mignonement les pour-
meine sur les riuages blanchiffants de la
braue majesté de son front: qui apparoit
ainsi que la Lune, quand elle rayonne au
soir & semonstre cornuë entre les replis d'une
nuée qui fuit legerement sous elle: se
front estoit ouuert modestement vouté,
bien poly, qui ressemble à vn tableau d'un
Iuoire luisant: où les Charites au sein nud
comme chambrieres, apportent à Venus &
à son enfant Cupidon pour collationner
milles confitures: & où Amour dresse son
autel magnifique, pour immoller les cueurs
humains à la victoire de ses batailles: aux

deux pieds de ce front se lument deux arcs d'Ebeine semblables à Iris , quand elle se voute dans le ciel , lors qu'elle vient ouvrir les portes du beau temps, ses deux sourcils noirs, non pas sourcils, mais deux arcs Cypriens, sont si bien couchez qu'on doute si l'art ou la nature, ou bien tous deux ensemble les ont là tant proprement & expressement collez , pour tromper & decevoir la veüe & le iugement d'un chacun. Mais où est ce beau cristal , où amour nage comme dans vne mer, où il tend ses voiles, fait flotter ses Galeres , où l'on veoit milles ieunes-
 ses enchainées tirer à la rame , & ne crier autre chose qu'un pitoyable mercy : mais ce petit Tiran qui se nourrit de larmes , qui est sourd aux lamentables complaintes de ses pauvres forsats Amoureux, jamais ne iette l'ancre de salut pour prendre quelque repos , d'autant plus qu'ils souspirent, d'autant moins de repos ont ils, Amour se servant de leurs souspirs pour enfler ses voiles, & comme Norts pousser ses vaisseaux plus legerement en haute mer, d'où il faut plustost esperer naufrage que salut. Soleil ! tu n'es pas tousiours luisant à noz yeux, l'espeffeur d'une nuë le

plus souuent te trouble : Astres qui flamboyez de nuit , attachez au ciel , tousiours vostre clarté ne se monstre à nous , & le plus souuent l'on ne vous veoit point : mais soit ou que l'air se brouille de nuës , soit que la nuit brunisse par le Vuide , soit que milles brouillars pèdent aux festes des môtagnes & des maisons , tousiours ses deux yeux , non pas yeux mais deux estoiles apparoissent aux hommes. O beaux , dous , & clers voyans yeux , lubriques au mouuoir ! qui d'un seul regard soit benin , soit seüere , esclancez milles Cupidonneaux , qui dardent dans nos flancs milles flesches avec autant de morts , beaux , dous , & clers voyans yeux ! ne sera-ce iamais , estoile lumelle , que ie te verray luyre sur la pouppe de ma nef , la conduisant à bon port ? Yeux ? qui deguissiez en mille sortes de torments nouueaux , la plus heureuse trame de mes iours ? vous estes tous deux beaux , mais de diuerse nature , l'un tire sur les douceurs & mignardises de venus , l'autre sur la rigueur & seüerité de Mars , l'un se fleschit humainement l'autre cruel ne se sçait esmouuoir à pitié , ainsi vous ceuilladant , beaux yeux : vous faites esperer & desesperer tout ensemble ,

son nez estoit si bien party, traitis mignard
tumbant d'un tel fil & mesuré si honnestemēt
qu'on ne sçauoit le veoir sans admiration,
ses iouës modestement rondes estoient plus
belles & plus fraisches que celles de l'Aurore,
qui à point veu la rose vermeillante
fraichement cueuillie detrempee dedans le
lait caillé, ou bien les lis mêlés avec les
œuillets, il à veu ses ioues rondes qui
monstrent par le bas deux verges de beau
cinabre, se sont ses léuures, où les charites
font cuire tous les charmes & toutes les
douceurs qui enchantent le sens & la raison
d'un chacun, sous le ius d'un baiser friand
& celeste, d'où descend un menton grasselet
qui se foussoye aux deux flancs quand elle rit,
son col & son sein sont plus blancs que
iamais furent ceux d'Europe. Iuppiter,
de laisser le ciel pour toucher l'iuoir
blanchissant du col de ton Europe tu es
excusable: mais ie ne te pourrois endurer
si tu venois pour en faire autant à ma
dame, quelle forme choisirois-tu, affin que
luy fusses agreable? & que peusses auoir
un seul baiser d'elle? si tu te changeois en
pluye d'or, ce n'est pas la fille d'Acrise
pour se laisser corrompre par presens,
si tu estois cy-

gne, Toreau, satire, bref si tu reprenois toutes les formes, desquelles tu as abusé autres-fois, elles ne te seruiroiēt de rien, elle est de meilleur iugement, plus saige & plus constante que les filles du temps passé, pour se laisser si rustiquement deceuoir. ie ne crains qu'une chose, si tu te metamorphose vn coup en la beauté, en la grace, & au maintien de ce ieune enfant, dont i'ay parlé cy deuant: helas Iuppiter? tu ferois d'elle ce que tu voudrois, encore qu'elle soit constante & dure à fleschir, toutesfois il ny à cueur de rocher, ny beauté si superbe, que la douceur & les graces de ce iouuenceau n'amollissēt & ne rēdent humaī. Mais quoy? miserable que ie suis, ie bas le fer qui possible sera tourné contre mon estomac. Hel nest-ce pas assez endurer, que de souffrir & mourir cent fois le iour pour elle, sans encore faindre & me bastir en vain vne nouvelle Illiade de maux? ie ne vous diray rien mes Déeses de son maintien, de sa grace de son parler, de son ris, de ses mœurs, & façons de faire, estant telles qu'on sçauroit desirer en si noble & parfaite personne, il y à neuf moys que ie la vis comme ie vous l'ay, combien que grossièrement, depainte, &

depuis ce temps la i'ay esté si bruslé de son amour, que moy qui ne fais encor qu'entrer en l'Auril de mô aage, endure en ceste ieunesse pour ses Amours tant de torments & de calamitez, que quand i'auray le poil grison, la face ridée, & le dos chargé de viellesse, n'ayant plus le sang bouillant dans mes veines, me souuenant de ces maux passez, d'elle & des Amours ainsi ie pourray bien me l'amenter & dire.

Des ma ieunesse ils m'ont fait milles maux,
 Ils ont sur moy desioché leurs sagettes,
 Ils ont treuüé milles voyes secrettes,
 Pour se glisser dans mes plus chers boyaux?
 Ce ne sont qu'haims, qu'amorces, qu'Amoureux,
 Qui ont versé dans mon cueur milles pestes,
 Qui ont rendu mes libertez subiettes,
 Et qui m'ont fait endurer cent trauaux,
 Le pauvre esbat de ma tendre ieunesse
 A fait trop tost grisonner ma viellesse,
 Auant mes iours en hastant mon trespas.
 Pour trop aymer, & seruir vne dame,
 Ie n'ay plus rien qu'un regret dedans l'ame,
 Qui à tous coups me fait dire vn, Helas!

Mon amy dit Dionette ie suis faschée de vostre infortune, & la dame est bien cruelle & inhumaine, qui ne se peut feschir ni a-

mollir voiant le deuoir que vous faites a la
seruir & honorer. Celle, respons- ie, que ie
fers, n'est pas de telle nature que les autres,
elle retient le nom & le naturel d'une Roy-
ne guerriere, qui des le berceau donna preu-
ue assez manifeste de sa cruauté, iamais elle
ne daigna de ses leuures molles succer le
lait d'une tendre & mignarde nourrice,
iamais elle ne fut enuveloppée dans les de-
lices superbes, cōme fille royale, d'un linge
bien delié & blanc au lieu de goustier avec
le lait les mignardises, les courtoysies &
douces meurs de ses Palais, s'en alloit avec
son pere Metabe dās l'horreur des pl^{ies} desertes
forets, fréquentées seullemēt de toutes sortes
de feres sucir ores les māmelles d'une lionne
ores la raige d'une tigresse, & faicte plus grā-
de avec le tēps, au lieu d'estre superbe & pō-
peuse en habits magnifiques : au lieu d'ap-
prendre l'honeste metier de l'aigulle, enue-
loppoit rustiquement son beau corps d'une
horrible peau de quelque beste sauuaige,
exerçoit la delicatēssede ses bras à roër & laf-
cher la fonde, mettoit toute son estude à
bien luner vn arc, à eslancer vn dard, à cou-
rir le cerf & la biche, & à les laisser, & avec
tous ses exercices, rempara tellement la

forteresse de son cœur d'un diamant de chasteté, qu'il est inexpugnable aux hommes & à l'Amour même, puis estant en aage pour porter armes, princesse & guide de quelques armées, monstra par le fer de sa lance aux misérables Troyens, que les destins auoiēt conduis sur le riuage Italiē, que les Roines Volsciennes nouvelles Amazones, vallent bien en fait d'Armes les plus preux cheualliers Grecs & Phrygiens : & ceste secōde Amazone que j'adore, descendue, comme ie crois, de son lignage, participe aussi bien de ses meurs & façons de faire que de son nom, n'ayāt rien d'humain sinon que la beauté & le parler, moy donc sçachant cecy, esperay-ie auoir quelque recompense à la seruir, & trouuer quelque heureuse fin en telles Amours?

Plustost ? *helas blanchiront mes cheueux!*
 Plustost verray la fin de ma viellesse,
 Quelle s'en vienne adoucir mon angoisse,
 Et qu'esouter elle daigne mes vœux.
 Plustost luiront dans les ondes les feux,
 Plustost le ciel fera de tourner cesse,
 Et de Tithon l'amoureuse Déesse
 Plustost au soir fera rougir les cieux,
 Qu'Amour en face vne nouvelle amie,
 Afin qu'elle ait de ma dolente vie

*Quelque pitié. Ce n'est que cruauté
Qu'acier, que fer, au dedans sa poitrine
Et rien que fiel, ny qu'amer, ny qu'Aluine,
Ha pour douceurs sa trop fiere beauté.*

Je ne sçay, me responds Dionette, quelle est ceste la qui vous tourmente tant, mais ie sçay bien qu'il est impossible, qu'elle soit si mauuaisse & si estrange que la faites, car telle rusticité n'a coustume de loger avec tant de beautez en vn mesme logis. mais ie sçais que cest, à cause qu'elle ne veut pas du premier coup condescendre à vostre appetit, vous l'accusez, & la chargez de milles crimes, ce n'est pas bien fait à vous, puis que vous dites que l'aymés, il la faut aymer, & non pas l'a hayr, il vous faut esperer, & non si tost desesperer, vous aurez, & me croyez, quelques iour loyer du labeur que prenez en son seruice, partant poursuiuez tousiours sans abiecter ainsi vostre courrage sous la vilité d'un desespoyr mal'heureux: i'ay veu, qu'autresfois il y auoit dans ceste cauerne que vous voyez, vne caue bien obscure, où estoit vne chappelle dediée à la Déesse de Cypre, là faisoit demeurance vne saige fême, qui predisoit la fortune aux pauvres Amoureux tout ce lieu là est consacré

à Venus, autresfois plusieurs ieunes hōmes
qu'Amour auoit precipité dans le gouffre
de ses erreurs, y accourroient, qui en sont
retournés cōtens, quand à moy ie vous cō-
seille d'y aller, & d'entretenir tousiours l'A-
mitié que portez à vostre maistresse, à ses
parolles toutes deux prirent congé de
moy, à l'heure ie m'en vais avec quelque
peu dedeuotion pour entrer dedans ce
saint logis: au pié duquel bouillonna vne
fontaine dans laquelle par troisfois ie trem-
pay mes mains, trois fois i'en bus, & trois
fois en lauay mon front, mes yeux, & mon
visage, puis i'entray dedans cest antre m'e-
stant mis premierement à genous & fait
ceste priere, à la Déesse des Amours.

Sainte Venus de Cupidon la mere,
Idalienne, ô Déesse qui tiens,
Gnyde, Amathonte & les murs Paphiens,
Qui dans le creux d'une coquille eux terre.
Sur le sablon des ondes de Cythere,
Sainte Venus: qui de tes saints liens,
Les cueurs humains en concorde entretiens,
Et de l'Amour doucement les altere.
Fay moy ce bien de conduire mes pieds,
Heureusement, dedans ces lieux sacrés,
A ta grandeur, O sainte Paphienne,
Et amollis l'audace, & la rigueur,

*De ma maistresse en eschaufant son cœur,
Du mesme feu dont tu m'as rendu sienne.*

La bouche de cest antre estoit fort ouverte, & n'auoit autre artificielle vouture que celle que nature auoit composée: quād i'eus marché dedans dix où douze pas ie trouue vne descente de vintcinq degrez, par où i'entre dans vne allée fort obscure, où i'entendis plusieurs voix lamentables & piteuses à ouïr. La entre autres estoit vne Phedre sur le corps deschiré de son chaste Hippolitte, qui confessoit sa faute, & maudissoit l'heure & le iour qu'elle vit iamais le soleil pour auoir voulu commettre vn acte si enorme & incestueux, la Cephale pleure encore sur les leures languissantes de sa mignonne Procris & tasche à s'enferer du dard, qu'ignorant il auoit lancé sur sa femme, là lon veoit vn Æsaque Troyen pour la mort d'Esperie sa dame se noyer dans le profond des eaux: là l'on entend les clameurs d'Alcide qui regrette & soupire l'absence de son Hylas. là vn grand Roy de Perse ayant laissé sa femme entre les mains d'un Alexandre vainqueur, & luy festant sauué par vne fuitte, adressant sa parolle à

son ennemy recommence souuent ses lamē-
 tations entrerompues de souspirs . Quel
 meschant acte indigne d'un Roy ay-ie com-
 mis enuers toy, Alexandre, quel de tes plus
 proches amis & aliez ay-ie cruellement oc-
 cis, affin qu'a ma cruauté tu rendes vn tel
 change? ie sçay bien que tu es mon ennemy
 sās toutesfois t'auoir fait le pourquoy, mais
 pren le cas que tu ayes le droit en ceste guer-
 re, dois tu pourtant monstrier ta seuerité &
 vomir ton ire sur des femmes? ha ! mamye
 vous cognoissez combien ie vous suis trai-
 stre & desloyal, de vous laisser tumber cap-
 tiue & esclauē entre les victorieuses mains
 d'un si superbe ennemy , sans vous accom-
 pagner ou secourir? Amour? que ne renfor-
 çois tu mon courage, lors que par vne hon-
 teuse fuitte i'euitay l'hostile fureur des bra-
 ues soldats d'Alexandre, ou pour retirer ma
 fame & mes filles de telle seruitude, ou bien
 pour mourir miserablement avec elles? d'au-
 tre costé dans vn petit bocaige retiré à part
 l'on oyt vn Pyramus regardant le manteau
 déchiré de l'amye Thisbé pleurer piteuse-
 ment & à la fin s'enferrer d'une dague l'esto-
 mac, & vn peu apres, ainsi qu'il rend l'ame,
 voyci venir Thisbé, qui apres milles baisers,
 milles larmes , milles souspirs retire la da-

gue sanglanre des flancs de son amy, & la cache iusqu'au poignard dans sa tendre & chere poictrine, vivez heureux & loyaux amans là bas, puis que l'un n'a iamais voulu en ce monde viure sans l'autre: tousiours puissent vos os ensemble dormir en paix deffous la tombe, tousiours puissent vos manes exemps de tous charmes & incantations, sous les mirtes vers par les plaines Elisées s'embrasser de baisers mutuels, & iouir du fruit qui vous a esté denié en ceste vie mortelle. Là vn Leandre est accablé des flots, & Hero, qui le veoit du haud d'une tour s'en precipite en bas de fâcherie: là vne fille de Mars aussi dure que son pere, se iette dans la Mer fuyant les embrassemens de Minos, là vn glorieux Romain, ayant entendu la mort de sa chere Cleopatre se defait luy mesme, là Didon montée sur vn funebre theatre tenant en main vne espée mortelle se plaint de la deloyauté & ingratitude d'un Aenée, là le Damoyseau Thebain languit sur le sepulchre d'Antigone, là Sapho se iette du haud d'un mont en bas pour se veoir mesprisée de celuy qu'elle aymoit, vne Bibis, vn Iphis & milles autres dedans les campagnes amoureuses ordissent le fil

d'ont ils s'estrangent puis apres. L'on ne les
 sçauroit veoir, à cause d'une perpetuelle nuit
 qui rend tout ce lieu sombre, mais à les ouïr
 lamenter l'on cognoist bien, & scait on à
 plus pres quels tourments ils endurent.
 Ayant passé plus outre ie commēce à veoir
 vne clarté qui me fit entrer en vne petite
 chappelle, au bout de laquelle estoit assis vn
 autel, sur qui estoit vn petit Cupidon de
 Marbre qui portoit en main vn flambeau,
 qui sans cesse tousiours bruloit, estant de
 telle vertu que iamais il ne se consumoit,
 c'estoit là tout le luminaire de ce saint lieu:
 i'entre dedans avec vne religion accompa-
 gné de crainte, & me mis à genous deuant
 l'autel, où ie n'eu guere demeuré, que i'en-
 tendis ouurir vne porte derriere l'autel, c'e-
 stoit la prebstresse de Cytherée qui s'en ve-
 noit à moy, elle estoit grande & le dos char-
 gé d'annees, là vielleffe & la saincte demeu-
 rance de ce lieu là rendoit venerable, elle
 estoit longue comme vne perche, & fort
 gresle, ses blancs cheveux sans nulle loy de
 ualloient horriblemēt iusques sur ses talōs,
 & fort inmodestement couuroient vne par-
 tie de son visage: elle auoit le front tout la-
 bouré de rides, bossé à grosse prunelles, les

yeux vn pié enfonsez dans la teste, & furieux à regarder: vn nez à demy pourry, qui faisoit leuer le deuant de ses leures, affin qu'on vit qu'elle n'auoit dent en bouche: vn petit visaige fort estroit & long desordonnement, où l'on voyoit vne ordonnance d'os, qui perçoit presque la peau repliée de ses Iouës, qui tumboyent en bas vn demy pié outre le menton, qui estoit tout empoulé de rubis crasseuses & horribles à veoir: elle monstroit sous son chef vn col long & maigre, dont la peau se requoquilloit en longs plis, & sous sa gorge sortoit vne pomme grosse comme la main, ses tetins estoient non pas tetins mais bessasses, qui denaloient iusques sur les genous, qui au lieu d'auoir du lait faisoit couler hors vne baueuse fange, & la peau de son corps sembloient à la coane d'un lard enfumé. Ceste venerable Sybille me prit par la main, & m'interrogea pourquoy i'estois venu en ce lieu sacré: qui me l'auoit enseigné, & la principale cause de mes affaires, apres que ie luy eus exposé comme le tout alloit, & que ie luy eus dit le temps que ie fus mis en seruitude pour les beautez d'une dame enchassées dans mon cueur, tous cōbié i'auois enduré & endurois

les iours pour elle sans en esperer recompense, que ie n'attêdois plus rien qu'une pitteuse mort pour me descharger des iniures d'un caut & malicieux enfant de Venus, & que i'estois venu en ce lieu pour entendre d'elle l'arrest de mes miserables Amours, elle me respondit. Mon amy, ne craignés rien, cy est l'Oracle de Venus, où vous entendrez vous mesmes, moyennant que soyez d'un cueur constamment audacieux & non craintif, ce que ses dæmons vous en diront: à ces parolles, elle me fit retirer à part, afin de ne prophaner ses exorcizations & ceremonies qu'elle faisoit, ie n'entendois seulement que du bruit, car tout aussi tost qu'elle eut receu le dieu qui affolla sa poitrine, elle cōmença à trepigner en la façon d'une Thyade eniurée, ou d'un Chorybante chastré, elle se laissoit à tous coups tumber, surprise d'un enthousiasme nouveau, elle hurloit, tiroit ses cheveux, escriuoit, & faisoit milles rondeaux, milles charmes, & incantations, i'eusse bien voulu pour l'heure estre autre part surpris d'une nouvelle crainte, mais l'assurance qu'elle m'auoit donnée soustenoit quelque peu l'imbecillité de mon couraige, à la fin elle m'appelle, estant

bien plus affreuse qu'au parauant: me mit dās vn cercle qu'elle auoit fait deuant l'autel, où estoient quattres rôdeaux, & quatre estoilles à chasque bout avec quatre motz barbares & obscurs à entendre, c'estoit vn iour de Vendredy: là estoient plusieurs figures couchées en croix, & semées diuersement avec les noms de quelques Anges: de dans le quatriesme & dernier rond, estoit du costé d'en haut vn α, du bas vn ω elle se mit dedans avec moy, ayant premierement allumé des chandeles de cire vierge, & posées en leur place & parfumé tout ce saint lieu d'encens de poiurette, ayant à la main ie ne sçay quoy de grande efficace qui commande & fert de terreur aux esprits. Ayant escry le nom du Dæmon qui regne ce iour là, sa marque, sō planette, & avec le nom du troisieme ciel, & les trois Anges de ce iour, ceux de l'air, leurs satellites & le vent Zephire: & se tournant vers les quattres coins du monde, commence à appeller tout haut, par leur nō les Anges du troysiesme ciel, & commençant à l'Orien en appelle cinq: six du costé d'Occident, autant deuers le Septentrion, & autant du Midy & les conuire & force à venir par les puissants & venera-

bles noms de Venus, leur exposant le plus clairement qu'on scauroit faire, ce à quoy elle les appelle. Ainsi que i'entendois vn bruit que ses esprits faisoïent, ie vis des corps de moyenne stature, beaux, honnestes, affables, courtois: les vns blancs, les autres vers tous ayans les cheveux d'or: aupres du cercle apparoissoïent des pucelles qui iouoyent de toute sorte d'instrumens, & sembloient nous appeller à ces ieux, & y fusse allé sans la Sybille qui ne retint: Là estoit vn Roy avec vn sceptre, monté sur vn chameau, vne belle fille mignonnement & royellement accoustrée y estoit avec vne autre qui n'estoit couuerte d'aucuns habitz, vne Cheure, vn Chameau, vne Colombe, vne robe blanche, vn petit pré esmaillé d'une multitude & diuersité de fleurs, avec vne herbe qui retient encor le nom de Sabine: accompaignoient tous ce magnifique Roy. apres que ceste saige prebstresse, les eut coniuéré souuent à luy dire & exposer par l'immense deité de Venus ce qu'elle demandoit. Ainsi que tous ses fantosmes Vouloient parler & dire tout ce qui m'auendroit, ie commence à m'sueiller, & à taster deçà delà dans ma couche, si c'estoit songe où non, bien est-

né, ne pouuât quasi croire que i'estois dans le lit: tant me sembloit auoir fait & auoir veu veritablemēt ce que i'ay raconté, à peine estois-ie leué, que le Soleil commence à poindre, & estendre ses tresses orines sur la cime des montagnes du Leuant: quand tous mes songes se viennent recamper deuant mes yeux: regrettāt l'heure que i'estois prest de receuoir l'oracle de mes destinées: alors ie commençay à cognoistre, que ce ne sont que fumées & songes que les affaires humaines: & principalement celles qui esguillonent les iuuenilles affections des hommes, à entreprendre choses qui ne se peuuent faire sans raison & iugement: Mais sçauroit-on trouuer chose au monde qui soit plus vuide de raison & de conseil que l'aveugle qui prend pour son Dieu, pour sa guide, & conducteur, vn enfant volage, traistre, & plus aveugle que luy?

*Fin des discours & resueries de
l'Amant desesperé.*

SONNET AVX

M Y S E S.

T Roupeau Musicien qui de l'eau Castalie
 Vas ta langne arrosant, regarde un peu combien
 Nature, & l'art, liez par un mesme lien
 Peuvent dans vn obiect : Boton sans nulle enuie

Reçoit le verd Laurier par les yeux de s'amie
 Camille, qu'estre il dit la cause de ce bien,
 D'apprendre ses beaux vers à l'autel Paphien
 Par lesquels il s'acquiert vne gloire infinie.

Camille qui escoute vn si docte sonneur,
 N'auoir autre subiect sinon que son honneur
 Te rend graces troupeau, de ce que ta doctrine
 Ne manque point en luy : mais Boton qui sçait mieux
 Qu'elle d'oñ part cecy, dit que ce sont ses yeux
 Non Parnasse, qu'il a pour Muse & pour Cyprino.

Camille de son B.

L A vertu, le sçauoir, & le maintien aussi
 De l'ami si parfait, font que me sens pourueuë
 D'un grand heur lors que i ay ie iouir de sa veuë,
 I'ay bien ensemble mal, pour l'aimer i'ay soucy,
 Il m'a vouë son cueur librement, par tel si
 Que bien tost receura pour eschange le mien:
 Ainsi deux seront vn, en me liurant le sien,
 Si par vn astre heureux ma beauté luy agréé
 Je l'impute à l'archer, qui pressées detient
 Les paupieres des yeux par douce destinée.

B. D. S.

Ad Mus. Pallad. & Appoll.

Epigramma.

Non ego Castalios latices, non pocula sati
 Praescia, nec dirces flumina sacra tibi:
 Et puer armatas equitum peditumque phalanges,
 Et dubij Martis tristia bella canam.
 Digna vero sunt haec, quae me puer improbus arcu,
 Concinere, aut quidquam nil nisi molle vetat.
 Vna puella meos ducet fera in agmina cantus,
 Vna mihi Ionides, vnâque Phœbus erit.
 Vos igitur, Musæ, Pallas, Phœbusque, valetes:
 Vult mea nunc aliò tendere vela Venus.

LA CAMILLE

DE P. B.

Elegies.

LEs astres de la nuit drilloient dessous le
 pole
 Quand Phæbus arriué dans la mer Es-
 pagnole,
 Encores tout lassé des journaliers labours
 Ia dormoit au Palais des Nereïdes seurs.
 Et le bandeau lethé de la nuit sommeilleuse,
 Silloit ia des humains la paupiere otieuse:
 C'estoit Diane, alors qu'eschauffé du brandon
 De Cypre, tu baisois le ieune Endimion,
 Et sortant des forests faite nouvelle amie,
 Souuent tu sousspirois sur le mont de l'Atmie.
 Quand l'oiseau Paphien, branslant ses aslerons,
 Armé d'arc & de trets, iette en l'ær les talons,
 Et loing des prez herbuX du riuage Eoée
 Laisa Gnyde, Amathonte, & l'onde Cyterée,
 Pour venir à mon lit, où ie taschois des yeux
 A humer (mais en vain) le somme paresseux:
 Ayant n'agueres veu une beauté diuine,
 Qui pilloit mon repos, & brusloit ma poitrine.
 Ce petit Dieu venu aussi tost alluma
 Ma chambre d'un Soleil, qui par tout l'anima,
 De musc, d'ambre, & d'encens, de Nectar, d'Ambrosie,
 Qui porte dans un vase une immortelle vie.
 Je le cogneus & veis, que tel estoit Arys

Apres vne Cibelle : Et le ieune Adonis,
 Suivant les pas aimé de Venus Cytherée
 Tel estoit celuy la, que suivant Galathée
 Polypheme jaloux cruellement tua,
 Et en vne fonteine apres il le mua.
 Ou bien du tout semblable à ce beau Cephiside
 Qui ce fait de garçon nouvelle Nereide.
 Ce ieune enfant auoit d'aslerons a'zurez,
 Le dos tout ombragé, & portoit acerez
 Mille traits detrempez dans la double fontaine
 Où ben Regnaud apres l'Angelique Affricaine.
 L'arc turquois se cressoit dans sa douteuse main:
 Sot maintien n'estoit pas le maintien d'un humain:
 Vn cresse d'or sur teste auoit pour cheueleure,
 Que l'art refriotoit avec la nature,
 L'oreille ronde auoit, & le front embelli
 (Avec la maiesté) d'un iuoire polli,
 Se lunoit sur ses yeux vn beau sourcil d'ebeine,
 Ses yeux ce monstroient noirs, dont la lumiere plaine
 Estoit de ce poison, qui ose tourmenter
 Aussi bien que noz cueurs, le cueur de Iupiter:
 Qui eschars au mouuoir, vn paradis sur terre,
 Ouuroient, or plein de ioye, & ores de misere:
 Son nez en descendant si bien se compassoit,
 Que des hommes l'enuie, mordre ne scauroit.
 Sa iouie qui du haut se panchoit de l'oreille,
 Sur le menton ressemble à la rose vermeille
 Qui naist entre les Lys, au temps que le Zephir:
 La feuillette au matin avec vn doux soupir.

De coral il auoit les leures composées,
 Qui couurent deux rangs blancs de perles arrangées,

E L E G I E S.

Et avec vn doux ris, vn menton fossellu,
 Qui d'une toison d'or iamais n'est crespellu,
 Son col estoit de lait, qui donnoit vne entrée,
 A milles appetits dedans nostre pensée,
 De neige auoit le sein : au marbre elaboré
 Sembloit son bras poly de veines figuré
 Et ses doits à l'exillet de son corps tout le reste
 Monstroient bien qu'il estoit vn petit Dieu celeste,
 Archer Dionean, bref ce ieune garçon
 Autre Dieu ne pouuoit estre que Cupidon,
 Tant parfait en beauté, en maintien, & en grace,
 Avec les yeux subtils, & la vermeille face,
 Qu'il faudroit vn Soleil, & mill' astres dorez,
 Pour sçauoir contempler dignement ses beaultez:
 Ainsi que i'estois pris de la grandeur des choses,
 Qui estoient en ce Dieu diuinement encloses
 Et que ia i'oublois par trop le regarder,
 De ma Nymphé les yeux qui sçauent foudroyer,
 Me prenant par la main ouura ses leures molles,
 D'où distille vn Nectar: puis me dit ces parolles.

Ami, qui dois suer sous noz armes & loix,
 Qui dois faire voller nostre nom sous ta voix,
 Qui dois en ta ieunesse honorer vne amie,
 Qui te fera chanter vne Gelodacrie
 Ainsi que tu verras dans le vase amoureux,
 Et l'aluine, & le miel, heureux, & malheureux
 Entre mille as choisi vne haute Deesse,
 Qui fera (las trop tost!) grisonner ta ieunesse:
 De peu bornant tes iours, fera nager ses ris,
 Dans la mer de tes pleurs, se moquant de tes cris.
 Or tes larmes feront vne pleure humide,

Par où pourra nager ta belle Nereide.
Or tes vœux adressez aux pieds de sa beauté,
Sur l'asle la mettront de l'immortalité:
Et ores esperant en auoir iouissance
Ton vers la chantera là Camille de France:
Tu seras son Enée: & voulant aborder
(Après auoir souffert les fureurs de la mer)
De son Roy chasteté au désiré riuage
Elle fera des tiens vn horrible carnage.
Elle te repoussera, esueillant ses vertus
Sur ceux la de ton ost qui s'enfuiront vaincus:
Et puis venant à toy, prendra ton esperance,
Qu'elle appendra au bout de l'acier de sa lance,
En signe de victoire, & t'ayant combattu,
Luy seras pour Trophée ainsi qu'un Roy vaincu:
A ces mots tout soudain de pleurer ie m'efforce,
Mais Amour me voyant mon courage renforce:
Ami, pour le present (dit il) laisse ces pleurs:
Alors tu pleureras quand sur toy, foudroyeurs
Tu sentiras tomber les coups de ta guerriere,
Alors au lieu de sang, tu mouilleras la terre
De tes larmes: alors que tu seras vaincu,
Et que dessous ses pieds t'aura mis sa vertu:
Tes yeux auront besoin de trouuer milles larmes,
Pour appaiser son ire, & faire que sans armes
Elle iure avec toy vne paix qui tousiours
Face ensemb'e cueillir le fruit de voz amours.
Il n'eut dit, que tournant ces mains vers le derriere
Detacha le bandeau qui voile sa lumiere,
Le mettant sous mon front en boucha mes deux yeux,
Qui fait qu'ores ie suis un aveugle amoureux,

ELEGIES.

Après fichant vn trait au dedans ma poitrine,
 I'graua les beautex de ma belle Cyprine,
 Et sen allant, machâ ceste derniere vois,
 Ami, voila de quoy pour pleurer deormais.

ELEGIE. 2.

Qui vouldra chanter Mars, sur la plaine poudreuse
 Entonnera l'arain d'une guerre douteuse:
 Et aux champs Phrygiens fera venir encor
 Achille courroucé pour retuer Hector.
 Ou bien animera les Phalanges armées,
 Des neuueux d'Iocaste es campagnes Cadmées.
 Moy poussé d'une douce & plus sainte fureur,
 Seulement il me plaist de chanter mon erreur:
 J'ay trop foible le corps pour courir par la plaine:
 Je ne puis endurer de la guerre la peine.
 Et n'ayant rien de beau qu'une ordonnance d'os:
 Je ne scaurois porter le corcelet au dos.
 Toit palle & tout deffait, qui porte au front emprainte,
 De tomber en la guerre encor vaincu la crainte.
 Las! cem'est bien assés qu'une fois ie sois mis,
 Dans la main prisonnier de mes fiers ennemis:
 C'est vne grande pitié quand amour & Minerve,
 Tiennent deffous leur iouc quelque personne serue:
 Ennion n'en veut point, car la palle couleur,
 Luy oste de combattre & la ratte & le cueur:
 Passe couleur! qui rends difforme la personne,
 Qui desire exercer le mestier de Bellonne:
 Palle couleur, qui rends honorable celui,
 Que d'Amour, & Minerve, espoint le saint soucy.

Le soldat qui sçait bien raconter sa fortune:
Le Nautonnier errant sur le dos de Neptune,
Et qui la terre fend, le laboureur aussi,
N'est point beau s'il ne porte un visage noircy.
Et vous qui enfermez dedans vostre poitrine
Et le feu de Minerue, & le feu de Cyprine,
Et qui de leur Amour attizent vostre cueur?
Serrez vous vrais Amans sans la palle couleur.
Phæbus banni du ciel iadis dessus l'herbete
Du riuage d'Amphrise, avec les beufz d'Admette
Palle auoit la couleur, & Orion estoit
Palle quand les forets amoureux il hantoit.
Je pense encor là bas que palle est vn Catulle,
Sous la forest Mirtime, & Properse & Tibulle,
Et si ie crois aussi, que soit palle tousiours
Ouide secretaim des reliques d'Amours,
Tant ceste couleur la est plaisante, & agréee
A ce petit archer enfant de Cytherée,
Quand à moy ie veus bien pallir pour la beauté,
Qui me tient en seruaige ostant ma liberté,
Tant me plait estre serf, & me p'ait bien encore
De languir à tes pieds, Déesse que j'adore.
Pour toy Venus me fait chanter vn vers lascif,
Pour toy Amour m'a prins entre les siens captif,
Et ne me permet pas de chanter autre chose,
Qui ne soit dans tes yeux diuinement enclose.
Ieus soleulz de mon ame, Ieus soleil de mon Iour,
Ieus mes dous ennemis, Ieus cabinet d'Amour.
Ne sera-ce iamais q'humant vostre lumiere,
Ieus diuins baisera ma Camille guerriere?
Me blasme qui voudra si ie suis amoureux,

ELEGIES.

Si de libre suis serfsi d'heureux mal heureux:
 Certes ie n'en puis mais, la beauré d'une dame
 Digne de commander, captiue ainsi mon ame.
 Le forfaire contraint de voguer sur la mer
 Voudroit bien estre libre, & plus l'eau ne ramer:
 Celuy qu'en la prison tousiours la nuit enferme,
 Libre voudroit bien veoir & le ciel, & la terre,
 Et le toreau voudroit folastrer librement,
 Que le Iouc de pucelle aux chams nouvellement
 Le voudrois bien aussi libre auoir ma Ieunesse.
 Et n'auoir mis sur moy le Iouc de ma déesse,
 Mais depuis qu'une fois ie l'ay sur moy ietté
 Estre esclau il me faut de sa seuerité.
 Mes yeux, qui tout premiers me monstrastes la dame
 Qui damne heureusement dans son enfer mon ame.
 Pourquoy mes yeux, pourquoy m'auex vous deboutté,
 Regardant ma Diane, hors de ma liberté?
 Deuiez vous regarder chose tant excellente,
 Chose qui vous & moy cruellement tormenté?
 Oser veoir le Soleil qui peut de sa clarté
 Faire les iours des nuitz, & d'Hiuier un esté,
 N'est-ce pas dessus moy des dieux exciter l'ire?
 Mes yeux vous estes donc cause de mon martyre?
 Par vous doncques entra le poison d'ans mon cueur?
 Pleurez mes Yeux, pleurez auteurs de mon mal'heur.
 Et tant que sereZ yeux en ceste humaine vie,
 Pleurez, comme le roc qui pleure dans Phrygie.
 Et vous le parangon des humaines beautex,
 Eschangez en douceur un peu ses cruautex,
 Et dessus vos autelz regardeZ moy Déesse,
 Les souspirs consacrez de ma folle ieunesse,

En imitant les dieux qui ont à gré le don,
 Que l'homme de bon cueur sacrifie à leur nom.
 Ou bien soit que petit sur leur autel il tombe,
 Ou que pour vne Hostie on face vne He. atombe,
 A eux leur est tout vn, moyennant que du cueur
 Les pensées saintement soyent dressée au Seigneur:
 A vous mes vœus, j'adresse, & dedans vostre Eglise
 La despouille i' appens qu'auéz dessus moy quise.
 C'est mon cueur ma Camille, & ces vers ou verre
 Comme dans vn miroir que peuuent vos beautez.

ELEGIES.

3

Camille, pour t'aymer, te chanter & servir:
 Pour admirer tes yeux, pour ta beauté souffrir,
 L'on dit que ie suis fol & que si i'estois saige:
 Ie ne deurois user en te servant mon aage.
 Mon aage qui commence entrer en son prin-temps,
 L'on dit que ie ne deurois user ces tendres ans,
 A en servir vn autre, ou bien à quelques estude,
 Qui ne m'apportroit pour loyer seruitude,
 Comme fait ceste cy, mais apres ses labeurs,
 Me pourroit honorer & de biens & d'honneurs.
 L'on me dit que depuis que m'as mis en seruaige,
 I'ay palle la couleur, & triste le visaige,
 Ie n'hante plus personne, & maigre iusque aux os,
 Seul ie pleure en baissant & les yeux & le dos:
 Plus pensif & chagrin ie suis en ma ieunesse,
 Qu'un viellard chassieux qu'assomme la viellesse.
 L'on me dit que mourray miserable, & aussi
 Que si ie t'oublois ie ne serois ainsi,

F ij

ELEGIES.

Je ne sçay si le est vray, mais ie sçais bien, madame,
 Que ne puis effacer ion portret de mon ame.
 Je veus bien estre fol pour aymer ta beauté.
 Le plus fol en amours est plus saige estimé,
 Et si ie n'estois saint de l'erreur de folie,
 Je ne serois pas propres à servir vne amie.
 L'on dit que ne deurois ieune si tost aymer.
 Le pelerin qui veult vn chemin commencer,
 Pour prier n'attent pas qu'il ait fait sa iournée,
 Mis auant que sortir decouure sa pensée,
 A ses dieux familiers, & leur fait milles vœux,
 Pour pouuoir retourner en sa maison heureux.
 Le saige Nautonier qui blémit sur les ondes,
 N'attent pas de Tethis les vagues furibondes,
 Mais auant que l'a Tur des ondes labourer,
 Il dedie vn tableau on au dieu de la Mer
 Pour conduire sen naux: on au premier riuage
 Dans la maison des dieux promet de son voyage
 Apprendre le discour: & l'on ne voë aux dieux
 Sinon qu'une ieunesse. & non pas l'aage vieux:
 Aussi ie ne veus pas attendre ma vieillesse
 Pour la sacrifier aux pieds de ma Déesse,
 Cest attendre trop tard, d'Amour la deité:
 Ne demande sinon, qu'une fraîche beauté
 Qui entre en son Auril: comme fait ma ieunesse
 Qui se seiche aux rayons des yeux de ma maistresse.
 S'on me dit qu'en Amour l'on n'acquiert point d'honneur,
 Et que l'on ny voit rien que pleurs, soucis, mal'heur
 Je respons que l'Amour c'est le metier du monde
 Qui soit ou plus d'honneur & de plaisir abonde,
 Celuy qui interprete. Aristote, & Platon:

Celuy qui suit les ars du Centaure Chiron,
Celuy qui lit la table à moïse donnée
Es desers par les mains du Seigneur de Iudée.
L'Advocat qui se plaint de tonner au barreau,
Et celuy que PegaZe eniure de son eau,
Ne travaillent pour eux: & leur art ne l'apporte
Sinon qu'à leurs labeurs une esperance morte
De laisser quelque nom, ou bien s'ilz sont heureux
En fortune, cela demeure à leurs neveux.
Mais celuy que l'Amour doucement emprisonne
Travailleur pour luy seul, s'il baise sa mignonne,
Ce baiser est pour luy, qui sert à son labeur
Qu'il a pris en aymant d'esperance & d'honneur.
Et du cinquiesme point quand il prend Iouissance
C'est le iuste loyer de sa perseverance.
Que l'Amant seul herite, & qu'il estime autant
Ou plus que le tresor qui iaunit au leuant.
Loyer, de tant de maux qu'il a pris pour s'amy
Loyer qu'il ayme plus qu'un sceptre de l'Asie
Par luy tu me peux bien ores recompenser
De tant & tant labeurs que j'ay pris pour aymen.
Camille c'est luy seul qui fait chanter ma Muse,
Camille c'est luy seul qui mes ieunesses use,
En se faisant attendre, & c'est luy qui mon cueur
Detrempe dedans l'eau d'amertume & douceur
Camille pour luy seul ta deité t'honore,
C'est luy qui tristement ma liberté deuore,
Et bourreau de ma vie, acharné dessus moy
Lasciement me met sur le fleuve du Roy,
Qui de sa maïesté espouuante les ombres
Qui ondoient là bas deffous les forets sombres,

ELEGIES.

Et se iouant de moy avec vn faux espoir,
 Me r'appelle en vn coup de ce triste m'anoir,
 Or me faisant mourir, & or me faisant viure,
 Quand ie puis vn espoir, & vn desespoir suiure
 En ce lieu mon mal gist, & si i'ayme ce lieu
 Où repose ma vie, à qui, comme à vn dieu,
 Ie dresseray vn temple, où les peuples estranges,
 En luy sacrifiant chanteront tes louanges.
 De toutes parts viendront les deuots amoureux
 Ofrir deuant tes piez, & leur cuer & leurs vœux.
 Et se tirans apart chacun en sa chapelle
 Ira d'un hymne saint chanter sa Damoiselle,
 Et quand ious ilz auront au ciel dressé leurs vœux,
 Diront leur chapellet d'un cuer deuotieux.
 Portans le Mirte au front, & d'une voix hardie
 Chanteront grauelement la sainte Letanie
 Des constans Amoureux, appellans par leur nom.
 Ceux là qu'a fait Martyrs l'Aueugle Cupidon.
 Et dessous le portrait, chasque iour de ta feste
 Vne foyre on fera en signe de conqueste
 Qu'auras dessus moy quise où vendront par pris,
 Les larmes des Amans, les Souffirs, & les cris,
 Là seront les Courroux & les Risées saintes.
 Icy ondoyera la flotte des Complaintes,
 Là seront les soucis, icy l'Oysiuete
 Mollement languira, & là Lasciuete
 Par tout libre en verra, là l'on verra l'Audace,
 Icy la crainte, & là vn feu dedan la glace,
 Là les Embrassemens les pensées, les Plaisirs,
 Seront pres des douleurs & des ieunes desirs
 Là point l'on ne verra la vieillesse poureuse,

Ceste foire sera dite foire Amoureuse,
 Où chacun pour estrene à sa dame donra,
 Ce que sur tout present plus cher elle aymera.
 De moy tu receuras pour estrene, Déesse,
 Moy, mon esprit, mon cueur, & ma tendre ieunesse,
 De toy ie ne veux rien sinon qu'un doux baiser,
 Vn baiser dont le ius ne rescnte l'amer,
 Vn baiser qui me mette en Paradis, Madame,
 Vn baiser qui friand puisse succer mon ame,
 C'est peu que d'un baiser, & ce baiser reçu,
 Camille entre les dieus ne voudrois estre Dieu
 Ny ne voudrois les biens d'un monarque d'Asie
 De ce baiser friant tant me ronge l'enuie
 Baiser qui me fait tant sous un espoir languir,
 Et qui fait qu'en t'aymant il me plait de mourir.

ELEGIES. 4.

Si i'estois un dur Gette, un Scyte, ou bien de Trace,
 Si i'auois pris naissance es roches de Caucase,
 Ou bien dans la Mésie, ou si i'auois esté
 D'un lait Hyrcanien es desers alanté,
 Tu pourrois m'estre rude, & tu pourrois encor,
 Dire que ie ne suis digne que ie t'honore,
 Tu pourrois reietter à lors mon amitié
 Quand ie viens pour aymer & seruir ta beauté,
 Tu aurois quelque excuse, & si serois blasmée
 De mespriser ainsi la personne eschauffée *Enflammée*
 Saintement de l'ardeur qui sur tes beautés luyt
 Beauté dont le Soleil feroient luyre la nuit,
 Qui ne desire rien que t'offrir son seruice,
 Que de son pauvre cueur t'en faire un sacrifice,
 Que de mourir pour toy, en adressant ses vœux

ELEGIES.

Dessus le chaste ciel où flamboient tes yeux.
 Camille, tu serois estimée cruelle,
 Farouche, & inhumaine, & mausade, & rebelle,
 Qui ne serois affable à vn amant courtois.
 J'auray beau t'empennier de l'asle de ma vois,
 Pour pouuoir egaller le vol de renommée,
 S'amollir tu ne veux le roc de tes pensée.
 Car bien que nos ~~mours~~ ^{meurs} cognoissent ta beauté, ^{neueux}
 S'il s'çauent vnefois de quelle cruauté,
 Tu tormentes vn amant, quand il veut, miserable,
 Te requerir pardon d'une vois pitoyable,
 Et quand à ta grandeur il esleue ses yeux,
 Comme tu le reiettes, & d'un œil rigoureux
 Qui foudroie à la mort, tu fais son esperance
 Mourir tout aussi tost qu'elle prend sa naissance:
 Iettant dedans son ame vn desespoir, qui fait
 Le camp de ses espoir mourir ainsi qu'il naist:
 Comme l'on voit tomber en Thebes les armées
 Que le fils d' Agenor en terre auoit semées
 Ou bien comme l'on voit le champ de Mars,
 Les terrenez enfans esclancer mille dards
 Contre leur estomac, quand iettant vne pierre,
 Le vaillant fils d'Eson leur fait mordre la terre
 Il te diront, meurtriere & cruelle tousiours,
 De mes pauures espoirs naissants de tes Amours.
 Moy donq's ie suis bien fol, de te vouloir combattre,
 Camille, qui as peu milles Troyens abattre,
 Sur la riue latine: & deffendant vn Roy
 Tu as mis autresfois le camp en desarroy
 D'un pitoyable Enée: & comme une Amazone
 Aux combats imitois les gestes de Bellonne.

Je ne m'estonne point si rebelles tu m'es,
Si tu poursuis ma mort, & si tes cruautés,
Me contraignent changer, & de mer & de terre,
A vn pauvre fuitif tu as bien fait la guerre,
A vn pauvre Troyen de qui les Dieux amis
Sous le climat Romain, ses destins auoient mis.
Lui qui auecques soy de Troye desconfitte
Les Penates auoit compagnons de sa fuitte.
Penates qui fuyant les Gregeoises fureurs
Luy ont serui de guide en toute ses erreurs,
Et ny Polymnestor, ny la peste de Crettes,
Ny des Strophades l'Isle, & les filles infectes
De l'enfer, que iadis en ses lieux enfermerent,
Ceux là qui en volant Zetes & Calais,
Les vents outrepassoient: n'ont peu de c'est Enée
Retarder le chemin, ny moins sa destinée,
Il a veu sans danger le mont de ce pasteur,
Qui enferma Plisse, & qui seruoit d'horreur,
A ceux la qui marchotent sur le dos de son pere.
Puis s'en allant laisse ceste cruelle terre,
Iunon? combien de fois sur ce pauvre Troyen
As tu fait courroucer le flot Tyrenien?
Combien fus tu prier le grand neuueu d'Hippote
Qui reserre les vens dans vne obscure grotte,
Pour luy rompre sès Naux, & le faire abismer
Auec ses compagnons dans le sein de la mer?
il en est eschappe: il a veu milles hommes
Et milles nations, autres que nous ne sommes,
Et descendu sous terre aux riues de Pluton,
Les Princes salua, qui deuant Illion,
L'un pour l'honneur, & l'autre arriné pour sa patrie

ELEGIES.

*Verferent dedans Xante, & le sang & la vie:
Et apres tant d'erreurs vers les peuples Latins
A la fin y trouua l'arrest de ses destins.*

*Troyen trop plus qu'heureuse estoit ta destinée,
Si tu n'eusses trouuée vne Camille armée,
Qui a rompu ton camp: & qui a mille fois
Du sang de tes soldats fait rougir son harnois.
Foudroyant sur ton camp, en si piteux esclandre
Elle feit dessus terre aux tiens le sang espandre,
Tes Dieux n'ont point esmeu son sacrilege cueur,
A ne vomir sur toy sa rage & sa fureur,
Camille! oçois tu bien à cil faire la guerre,
A qui les Dieux auoient ia promis ceste terre?
Tu diras qu'il estoit en amours inconstant,
Pariure, & desloyal: qu'il t'en pendoit autant,
S'il pouuoit aborder comme à vne Elisee,
Que trompa l'archerot neucu de Dionée,
Qu'il laissa puis apres, & diras que celui,
Ne doit estre receu, qui a trompé autrui:
Camille, les plus fins se sont bien laissé prendre,
Es fillets, que leur à Cupidon voulu tendre:
C'est vn Aueugle Dieu qui n'a point de raison,
Sans raison il nous met dedans vne prison:
Et n'est point desloyal, ny inconstant, ny pariure,
Qui se peut tirer hors de sa prison obscure,
Amour n'a vulle Loy: Tu serois donq's amant
Vlisse, desloyal, pariure, & inconstant:
Qu'ayant ia mis fin aux trauaux de la Grece,
Allas coucher au liét de Circée enchanteresse,
Que depuis oublias, & voguant sur la mer
Dans l'Isle à Calypson amoureux vins entrer:*

Touïs de son amour : & pource Vlyſſe ſage,
Encores ne laiſſas d'aborder au riuage,
De ton Iſle d'ittaque, & ſi fus bien receu
De celle qui t'auoit par vingt ans attendu.
Camille, tu deuois ainſi que Penelope
Recevoir ce Troyen & ſa guerriere troppe:
Œſachant bien qu'il eſtoit neveu de Iupiter
Sans raiſon ne deuois contre luy faire armer
Les Phalanges de Turne, & ne deuois cruelle,
Tremper ta main au ſang n'ennemy ny rebelle:
Quel eſpoir ce faiſant iettes tu dedans mon cuer,
Pour t'amour d'endurer, de tourment, de douleur,
De cruantez, Madame? Helas! dans ta poitrine
Où loge le plus doux des douceurs d'Ericine,
T'pourroit il auoir tant de ſeueritez,
Tant de pauures refus, & tant de cruantez,
Qui rendroient un amant auſſi toſt miſerable:
Que tes yeux le feroient d'un regard pitoyable?
Camille, prens pitié de moy ton ſeruiteur,
Qui viens humble à tes pieds te preſenter mon cuer:
Ne t'arme point ſur moy, qui ay par toutes armes,
Les ſouffirs, les ſanglots, les plaimtes, & les larmes,
Armes des Amoureux, qui ne ſçauent toucher
Ou pour faire vne vlcere, ou à mort offencer.
Eſchappé des feux Grecs ie ne ſuis vn Anée,
Ie n'ay point en amours vne Didon trompée,
Iamais de Calypſon ie ne vois la beauté,
Ne Circe de ſ'amour ne m'a point enchanté
Tu es celle qui m'as captiué la premiere,
Auſſi que ſeruiray, tu ſeras la derniere,
Ie ne ſuis point venus d'un païs eſtranger

ELEGIES.

Pour aimer ta beauté, la servir, l'honorer:
 Tu sçais bien qu'aussi tost que fus hors de l'escole,
 Je vins veoir tes beautez, i'entendis ta parolle,
 Je sentis de tes yeux vn celeste regard,
 Qui perça ma poitrine, & depuis tousiours m'ard
 Deslors ie me trouuay captif en seruitude:
 Deslors ie n'eus plus soin de ma premiere estude:
 Et pensif ne pensois sinon qu'à te servir,
 Et comment ie pourrois pour tes beautez souffrir
 Et tenant ma ieunesse au ioug de l'amour serue,
 I'ay cessé de suer sous l'outil de Minerue,
 Sinon que tes beautez rien ne puis admirer,
 Et dedans leur miroër ma fortune mirer,
 Comme i'ay esté pris, comme dedans ta lessé
 Captiuement tu traines apres toy ma ieunesse
 Comme y fus enlassé, & comme tes beautez,
 Me rauirent à soy, & de mes libertez
 En ferrent tristement vne Metamorphose,
 Et quelle est la beauté qui est dedans toy close:
 Quel l'esclair qui reluit au Soleil de tes yeux:
 Alors ie-dis: pourquoy n'est tu dessus les cieux,
 Pour estre entre les Dieux du ciel nouvelle hostesse
 Et pour auoir l'honneur de quelques haute Deesse,
 Tu le merites bien, ny Iunon ny Venus,
 Ny celles là qui sont les plus belles là sus
 Ne te ressemblent point: ta beauté non pareille,
 Ne nature à bon droit se peut dire merueille,
 Celles qui sont là haut sur la vouste d'airain
 Ne portent rien que fard, au pris de ton vray taint.
 Si Dionne n'estoit, tu serois la Dione:
 Si Bellone n'estoit, tu serois la Bellone,

Car ainsi que tu es la plus belle en beauté,
Aussi tu es plus fiere en toute cruauté.

ELEGIE. 5.

A Mour? pourquoy dans moy rengreues tu sans cesse
Ma douleur, mes soucis, mon mal, & mon anguousse?
Net'est-ce pas assez d'un tret m'auoir seru,
Et d'auoir dessus moy exercé ta vertu,
De m'auoir guerroyé: & fait milles alarmes,
A moy qui ne scauois encor porter les armes,
Qui ne me doutois point que me deusse aborder:
Et qui n'auois de quoy pour pouuoir resister:
Ne te contentes tu de m'auoir pris en traistre?
Et sans me defier en armes de te mettre,
A me rendre vaincu, sans encores vainqueur
T'amuser à tousiours genner mon pauvre cueur.
Mon pauvre cueur qui t'a ia serui de Trophee:
Te le faut il ainsi d'une faim enragée,
Ronger comme l'oiseau du roc Caucasean,
Qui becquette tousiours le cueur Promethean?
Amour contente toy d'auoir eu la victoire,
Contentes toy d'auoir deuant ton char d'inoire
Ma desponille, sans plus bourreller dessus moy?
Le braue cheuallier, l'Empereur & le Roy,
Après auoir deffait les troupes ennemie,
Se contentent les rendre à leurs loix asseruies,
Sans les plus tormenter: les auoir combattu
Vne fois, c'est assez, quand ils se sont rendus.
Mais toy? soit que Pœbus dedans la mer deualle
Soit que l'aube du iour vienne de veoir Cephalé,

ELEGIES.

Soit que me sois rendu à toy, petit Archer?
 Toujours tu me tourmente, & dans moy viens chercher
 Je ne sçay quoy, qui fait que souvent tu retourne,
 Tu n'est point un enfant! mais quelque Ourse selonne,
 Qui se change en un Dieu, car si estois diuin
 Tu ne voudrois ainsi ronger un cueur humain!
 Mais quoy? en vain hélas apres un Dieu ie crie!
 Au lieu de faire paix avec mon ennemie,
 D'amollir le rocher qui rempare son cueur,
 De pouoir doucement appaiser sa fureur,
 Et de rendre seraine une diuine face,
 Qui de sa grand beauté toutes beautez efface!
 Beauté beauté: qui l'aage où nous sommes embellis
 De Diamans pointuz, de tresors, de rubis,
 Beauté, qui passant bien les beautiz les plus belles
 Enfrange nostre temps, & l'endore & l'emperles,
 De ta seule presence: hé! au lieu d'assoupir:
 L'ardeur du feu d'Amour par quelque froid soupir:
 Icy trop vainement ie panche mes parolles
 Que le vent porte en l'air dessus ses ailes molles,
 Je veux parler à toy (ma Camille, mon cueur)
 Je veux que tu recoine en ton giron mon pleur.
 Que ie roulé deslors, que d'une seule cœliade
 Tu me rendis ensemble Amoureux & malade:
 Regarde un peu l'estat où nous sommes tous deux:
 En quel aage follet: noz ans ne sont pas vieux:
 Tu es ieune, & le port tu as d'une Deesse
 Moy i entre en mon Auril, une blonde ieunesse
 A peine, à peine fait iauoyer un cotton
 Qui crespelu sollastre encor sur mon menton,
 C'est un aage fort propre és jeux de Cytherée:

Quand la vieilleſſe aura ta teſte enfarinée,
Courbant le dos, tremblans ſous une charge d'ans,
Tu ſçauras regretter, ſans faute, ce doux temps,
Qui eſt ſi opportun, qui meſme nous conuoie,
Ne le vois tu pas bien? à mener bonne vie.
Lors il ſera trop tard: & le temps qui ſ'enſuit
Ne reviendra pour toy: lors la dernière nuit,
Viendra ſiller tes yeux, dans l'onde Lethée
Ne pourras oublier l'amoureuſe penſée,
Qui tousiours gennera les eſpris qui ſuivent
Deſous les Mirtes verds: où les amours ſeront
Qui portans ſur le front les furies bourrelles
Tourmenteront ceux là de peines immortelles,
Qui ont bouché l'oreille aux lamentables vœux
Plaines regrets, ſouſpirs, des paſſures Amoureux,
Qui languiffans és pieds de ſi rogues maiſtreſſes,
En ce monde en faiſoient de nouvelles Deſſeſſes.

Fin des Elegies.

SONNET.

Depuis qu'Amour m'a mis en sa misere
 Je n'ay rien fait que pleurer & chanter,
 Songer, penser, repenser, & planter,
 Mille chasteaux sur les sables d'Ibere.

Qui me lira: il verra ma guerriere
 Mon pauvre cueur humainement donter,
 Vne ieunesse il verra surmonter,
 Et esclauer vne ame prisonniere.

Ce n'est pas tout: il me dira heureux
 En vn tel heur d'estre si malheureux,
 Puisque ce mal est suiuy d'une gloire,
 Qui me contraint estant de moy vainqueur,
 D'estre d'amour, & d'elle le sonneur,
 Et chanter ma prise & sa victoire.

LA CAMILLE

DE P. B.

SONNETS.

41



Illes qui beuveꝝ l'onde à Pégase sacrée
Qui sus Pinde la nuit demeneꝝ vostre
bal,

Je vous laisse contraint : car vn astre
fatal,

Qui verse dessus moy, ne sçay quel de-

stinée,

M'abaisse sous le ioug des loix de Cytherée.

Adieu filles, adieu : en vostre bal naital

Je ne vous verray plus faire vn rond inegal,

Ny chanter vn cantique au frais de la serée.

Amour de son bandeau m'a tant fillé les yeux

Qu'ores i'en suis aucugle : ainsi malicieux

Cest enfant me gouuerne, & m'a peint dedans l'ame

Je ne sçay quel beauté, que i' imagine en moy,

Et que veoir ie ne puis : & si i'entens sa loy,

Qui me dit, qu'il ne faut, que ie serue autre dame.

Comme le Cigne blanc sur la plaine esmaillée

D'un beau tapis de fleurs, où roule le cristal

Du fleuve Phrigien, chante l'hymne fatal

De sa mort qui l'appelle aux Isles d'Elisée.

Ainsi deuant les pieds d'une celeste Idée

Je chante mon mal'heur, ie me plains de mon mal

Je soupire ma mort qu'un amour desloyal

G

S O N N E T S.

Sur l' *Auril* de men aage à trop tost destinée.
 L'oiseau point ne se fâche à limiter ses iours
 Content est de son aage, & de ses doux amours.
 Mais moy? trop ie regrette en vne aage tant folle
 Mourir si pauurement: toutesfois il me faut
 Sur l'autel des amours idolatre & peu caut
 Sacrifier mon ame aux yeux de mon idole.

Ainsi qu'un pelerin qui dedie à Neptune
 Son naufrage despaint dans vn sacré tableaux
 Qu'il porte sur son dos: ainsi sorti d'une eau
 Qui m'a fait esprouuer telle perte commune,
 L'appens à ton autel, *Venus*, de ma fortune
 Le discours amoureux, dans vn fraisle vaisseau,
 L'auois pour mon pilote vn ieune enfant oiseau
 Traïstre, aueugle, & meurtrier, qui tousiours m'importune.
 Pour voiles des espoirs: & pour les doux Zephirs
 Guides de mon vaisseau ie n'auois que souffirs:
 Ainsi flottant aupres d'une inconstante arene,
 D'une idole i'auois l'un & l'autre flambeau,
 Qui me seruoient de Phare & d'un astre iumeau,
 Et sa voix qui me fut vne voix de Serene:

Des cheueux d'or, vn front semé de rose,
 Deux arcs d'Ebeine, vne double clarté,
 D'astres iumeaux, astres du ciel vouté
 Vn nez traitis que la grace compose,
 Vn teint vermeil qui à l'aube s'oppose:
 Dans vn corail vn rang de perle enté,
 Que le ris ouure, vne sainte beauté
 En corps humain diuinement enclose.

Fait que ie suis heureux & malheureux:
 Fait que ie suis en travail otieux,
 Change la loy à ma vie ordonnée.

Qu'en dites vous, ma Camille, mes yeux?
 C'est vous, Deesse, & non pas les hauts cieux;
 Qui pouuez tant dessus ma destinée.

Ce coral double où l'enfant de Paphée,
 Le doux baiser s'engendre doucement,
 Ce ris diuin, qui monstre l'ornement,
 D'un cher tresor d'une Indie emperlée.

Ce rond menton œuvre de Dionée,
 Ce front serain, cet œuil qui fierement
 D'un trait d'amour se darde mollement
 Dedans mon cueur: ceste iouë œuilletée
 D'un teint de Tir: & ce sein pommelant
 En deux coustaux, qu'oïsf ie vais nommant
 Mon saint Parnasse, & sejour de ma Muse
 Ont sur mon chef fait coulé tel destin,
 Que pour eux seuls ie ferois le chemin,
 Qu'Aphée fait pour trouuer Arethuse.

Camille, si i'estois le pitoyable Enée
 Fugitif sur le bord du Xante Italien,
 Pour y vouloir planter le temple Phrigien,
 Des Dieux qui ont fuy la fureur d'Oylée.

Tu pourrois bien de Turne encor' suivre l'armée,
 Et t'armer contre moy qui serois un Troyen,
 Mais n'estant point Troyen, Camille, tu peux bien
 Te desarmer: sans plus sur mon ame (blecée
 Du feu de tes deux yeux) r'animer ta vertu.

SONNETS.

Helas! ie ne suis point sur le champ abbatu
N' Harpalice, n' Amastre, & n' Ornite, & n' Eunée:

Ny moins veux estre Aruns : non pas que i'aye peur
Que tombe dessus moy d'une Opis la fureur:
Mais de toy ma Deesse, & ma guerriere aimée.

Quand ie pense à ce dieu qu'hebergerent voz yeux
Le iour que ie vous vey, ie veis de ma pensée,
Tout me desplait, sinon la premiere iournée,
Que ie vous veis humant le breuuage amoureux.

Certes quand ie beuuois ce Nectar douxereux,
Il me promettoit bien vne autre destinée
Ces graces, & l'Amour qui dresse son Trophée
Sur le haut de ce front : ce parler mielleux,

Ce chanter souuerain, ceste douceur celeste,
Qui couue en ce corail : & qui trop me moleste
Me promettoit le ciel, mais quoy ? l'on oit souvent
Au bord Sicilien la voix d'une Serene,
Et chacun, comme Vlissee en ceste mer humaine,
Ne peut pas euitier l'amorse de son chant.

Soit que le ciel, que nature, & les Dieux,
Ayent enrichi les beautez de m'amie
De leur tresor, soit que Camille rie,
Soit qu'elle mouue vn astre radieux,

Astre iumeau digne de luire aux cieux.
Et soit qu'au luc sa voix elle marie,
Elle me plait, & me rait ma vie,
Non plus de moy, non mais d'elle amoureux.

Le ciel espend sur sa diuine essence,
Le comble heureux d'une rare Influence,

Nature l'orne en cent mille beautez;
 Et chaque Dieu de sa vertu l'honore.
 Io? quell' gloire aupres d'elle Pandore,
 Perdra viuante en ses calamitez?

Quand ie te veois, ie veois vne clarté,
 Qui tout mon corps de sa lumiere enflamme,
 Mais quand tu n'es aupres de moy, Madame,
 Rien ie ne veois que toute obscurité.

Dire il faut donc que ta chaste beauté
 Soit vn Soleil, qui de sa pure flamme
 Brusle à l'entour le globe de mon ame,
 Faisant dans moy or hiuer, or esté:

Mais ce Soleil sans monde ne peut estre,
 Il suis son monde, il fait dedans moy naistre,
 Les pauuretez, les desirs, les douleurs,

De tous ces maux ie suis mon Eracrite,
 Et Cupidon autheur de mes malheurs
 Rit ma folle ainsi qu'un Democrite.

Deslors que ie te veis, ma Nymphé, & que tes yeux,
 Verserent dans mon cueur le poison d'Erycine
 Ien'ay fait que languir, & ta beauté diuine
 A fait qu'en trauaillant ie deuienne otieux,

Milles dieux enflechez archers trop furieux.

Tirans sont maintenant hostes de ma poitrine,

La molle oisueté, les ris fils de Cyprine,

Les larmes, les courroux, les soucis amoureux,

Les pensers tout diuers, la flotte des complaints,

Les plaisirs, les douleurs, les desirs, & les craintes,

La flamme dans la glace, & la palle couleur,

S O N N E T S.

Auec l'audace, & honte, ont leur place choisie
 A iamais dedans moy, tellement que ma vie
 Ne pourra pour l'amour que viure en deshonneur.

Ainsi qu'un ieune Dain sorti du bois Nemée
 Se trouue dans la plaine, & libertin s'enfuit
 Hors du danger des traits, du Veneur qui le suit,
 Iusques au plaisant bord d'une source argentée,
 Où il boit, estimant sa vie estre assurée,
 Iusques à ce qu'il sent celuy qui le poursuit.
 Le rendre au dur sommeil, d'une eternelle nuit:
 Tout ainsi estant hors d'une enfance voilée

Des ombres d'ignorance: & me guidant au frein
 D'une libre ieunesse, & d'un iuré destin,
 Je veins à veoir tes yeux ma iumelle fontaine,

D'où pour un coup, sortit un squadron furieux
 D'Archer, qui m'ont fait tel que depuis mal heureux,
 Je n'ay rien sousspiré que l'amour & ma peine.

Si chastement ton beau front ie reuere
 Si chastement me bruslent tes deux yeux,
 Dans qui Amour, en labeur otieux,
 Trempe l'acier de sa sagette amere.

Si ie te dis plus belle que sa mere,
 En m'enlaçant dans l'or de tes cheueux:
 Si ceste face au chaste pourpre honteux,
 Qui ferait honte à celle de Cythere,

Voire à l'Aurore, est peinte dans mon cueur:
 Si ce beau sein où volle la douceur
 Plus yuoirin que ne fut cil d'Europe,
 N'age en mes yeux ? faut il que pour aimer,

Tant de beautez ie ressentel amer
De tes rigueurs , ô douce Parthenoppe.

Quand ie te veis vn soudain Enthousiasme
Emb. at mon cueur de ne chanter sinon
Que tes beaux yeux , que t'amour , que ton nom,
Et ta beauté que ie porte dans l'ame.

Le feu subtil qui ma poitrine enflamme
Part de tes yeux, & le fatal tison,
De ton Amour brusle en telle façon
Qu'en poudre il met ce qui n'estoit que flamme,

Et toutesfois quand tu me vois courir,
A ton pouuoir pour vn peu secourir,
Mon mal qui vient de ton Amour, m'amie
Tu me deſdaigne, & au lieu d'un guerdon
D'auoir chanté tes beautez & ton nom,
Te n'en reçois qu'un fleau de ma vie.

Dans l'horreur des deserts mon mal'heur ie lamente,
En pleurant des deserts i'amollis les horreurs,
Mes larmes ont cané des roches les deux cueurs,
Et ma voix, qui parloit l'excès de ma tourmente,

D'une fère adoucir piteusement se vante:
Mais se tronquant au bruit de tes dures rigueurs,
Ne pouuant esclarcir l'ombre de mes douleurs,
Se plaint de ta beauté sur ma paix foudroyante,
Mes sanglots monstrent bien que cruels sont tes yeux,
Que cruelle est ta face, & trop audacieux,
Est le roc de ton cueur , & dure ta pensée,

Les fères , les rochers, & des deserts l'horreur,
Pitoyables voudroient secourir mon malheur,

S O N N E T S.

Mais seule ie te veois à mon bien opposée.

Camille pour l'Amour de ta seule beauté
Je suis devenu serf, & pour ma servitude,
Autre loyer ie n'ay sinon qu'ingratitude,
Et enuers mon deuoir qu'vne seuerité.

Camille pour aimer ie n'ay pas merité
Tant de rigueurs, hélas! veux tu la solitude
Secrettaire d'Amour, seule estre mon étude,
Et scullet me complandre en mon aduersité?

He! n'est-ce pas assez de veoir ma pauvre vie,
Sous le ioug rigoureux de l'Amour asservie
Sans m'enuoyer souffrir loing du peuple escarté?

Souffrir! & puis mourir? est-ce la recompense
Que i'ay de te servir? est-ce là l'esperance
Qui me fait aspirer au ciel de ta beauté?

DVrant les nouueaux penſers
Qui premiers
Meſchauferent la poictrine,
Et durant les premiers mois
Que i'auois
Dedans le cuer Erycine.

Ie ne chantois tout le iour
Que l'Amour,
Que les graces de madame,
Auec ſon diuin portret
Que d'un tref
Amour grana dans mon ame

Milles ieux, mille Amoureux,
Tous nouueaux,
Equippéz de fleſches douces,
Voletoient dedans ſes yeux
Soucieux,
A vuiders ſur moy leur trouſſes.

Ses cheueux d'or ondoyans
Rouſſoyans
Se frixoient en treſſes blondes
Qui volent, quand le Zefir

D'un soupir
Les esueille ondes par ondes.

Son ris, son chant, ses honneurs
Ses douceurs,
Q'en veoit dans ses leures molles,
Le bel honneur de son front,
Son menton
Et ses diuines parolles.

Son visage rondelet
Vermiller,
Son col & son sein d'Albastre,
Auecques ses doigts rosins,
M'ont appris
Que c'estoit qu'estre Idolatre.

Idolatre en sa beaute'
I'ay esté,
Dont i'en porte repentance,
Soucis, regretz, deshonneur,
Dans le cueur
Ensemble & la penitence.

C'est depuis que n'auex plus
Ces vertus:
La Courtoisie, & la grace

Et des qu'Amour & les Ieux
Dans vos yeux
Aux refus ont donné place.

Railleries, jeux, regards,
Trop mignards,
Soupirs cachez, mignardises,
Où allez vous, ô deus,
Faint Souris,
Où allé vous friandises.

Abuser vn autre amant
Follement?
Allez sorciers de mon ame,
Allés ieunes Amoureux
Macquereaux
Des doux baisers de madame.

Depuis que ie vous ay veu
Ie n'ay peu
Denoüer vostre cordelle,
Qui à mise en la prison
Ma raison,
D'une Camille cruelle.

Pour la liberté qu'auoy
Ie me voy
Maintenant en vn seruage.

Elle à eu le cuer courtois
 Autresfois
 Ores elle l'a sauvage.

Volage elle a le cerueau
 Plus que l'eau
 Qui bat le tumbau d'Aegée
 Son esprit n'a nul repos,
 Plus dispos,
 Et leger qu'une nuée

Je crains que l'aspre rigueur
 De son cuer
 En quelque abisme me gecte
 Et deuenir vn Iphis
 Qui ladis
 Mourut pour Anaxarette

Amour, que ie porte auflanc
 Boit mon sanc
 Et chasque veine rend vuide,
 Comme la Nymphé, est ma vois,
 Qui és bois
 Se plaint du beau Cephiside.

Seulement s'appent en l'air
 Mon penser,

Mon œuil qui tousiours distille
Milles eau, tesmoins de mort
Semble au fort
Du roc qui pleure en Syple

Mes pleurs, mes pensers, mes vœux
Amoureux,
Et mes cris & ma complainte
N'estaignent point la rigueur,
Ny l'erreur
Qu'ell'a dedans l'ame emprainte.

Tant plus ie pleure & tant plus,
Ses refus,
S'aigrissent en ma requeste,
Tousiours m'accompagne vn soir
Qui me point
Et me ronge cuer & teste.

Tout le tourment qui me vien
Du lien,
Qui m'esclae sous son ire,
Ie l'endure, car chantant
Seulement,
I'allege vn peu mon martyre.

Comme le cruel Gean

O D É

Aetneam,
Sur la rive paternelle
Va charmant ses doux soucis
Et ennuis
Au son de sa chalumelle,

Quand monté sur vn contour
Pastoreau,
Y chante sa Galathée,
Qui deplorant son Acis
Jeune fis
Fuit son erreur effrenée.

Ainsi chantant i'amortis,
Mes Soucis
Enfans de ses graces belles,
Mais quand apres elle ie cours
Les Amours
Luy colent aux flancs leurs ailes.

Elle fuit ie la poursuis,
Mais ie suis
Comme vn chien qui par la plaine
L'aloette qu'il chassoit
Plus ne veoit
Commence à gemir sa peine.

Fiere beauté ! ta vertu qui me meine
Par les desers, pour pouuoir retirer
De toy mon cuer, me fait tant sousspirer
Pleurer chanter, que i'en suis hors d'aletne.

L'on ne veoit point aux desers de Cyrena
Le sable blond en si grand nombre errer,
Ny moins encor Pactole iaunoyer

En poudres d'or si menu que ma peine
Vomit le iour, seul aux lieux plus secret
De pleurs, de cris, de sousspirs, & regret
Pour ta beauté ma trop chaste guerriere.

Tous mes regret & sousspirs ont par l'air
Les nues faitz, qu'on veoit ores voller,
Mes cris Echo, mes pleurs vne riuiere.

O pas effars ! ô penser mal pensé !
O vains saucis ! ô complaintes trop plaintes !
O grief & regrez ! ô cris, ô larmes saintes !
O chauds sousspirs froidement sousspire !

Combien de fois vous ay-ie repensé
Pensers legers ? combien de fois complaintes
Ay-ie pleuré l'aigreur des Graces saintes
De ma Camille ? & combien esclancés.

Ay-ie de cris, de sousspirs & parolles
Depuis le temps que ie suy les carolles
Du Dieu de Cypre ? & toutesfois tant plus
Mon mal ie pleure, & ses beauté ie chante,
D'autant & plus de poursuiure m'enchanté,
Sa grace teinte au fiel de ses refus.

Mamie, la vertu suit tousiours la noblesse,

S O N N E T S.

*Et tousiours la noblesse accompaigne vertu,
Qui fait que vostre esprit d'un tel los reuestu,
Fait sur toutes grandeurs paroistre vostre alteſſe.*

*A vous l'humble ſuiet de mon prier i' adreſſe,
A vous, ſur qui tousiours ie me ſuis ſouſtenu:
Voila pourquoy vers vous hardi ie ſuis venu
Et pres vostre grandeur i' auſſe ma petiteſſe.*

*M' amie, ſans les dieux l'homme n'a point de cuer,
Et ſans l'homme les dieux ne reçoient honneur:
Doncs pour vous faire honneur vous ſerez ma Déeſſe.*

*Et puis en vostre nom vn autel drefſeray,
Signal de vos beautéz: où tousiours chanteray,
Digne de vos vertus, l'Hymne de la nobleſſe.*

*Camille, quand i' auois libre vn peu la penſée,
Tousiours dans mon eſprit faiſois milles diſcours,
Et plus d'une beauté ie contemplois tousiours
Plus vne en contemplois, plus eſtoit admirée.*

*I' auois milles plaiſirs, ie n' auois detrempée
Encores ma poitrine au poiſon des Amours,
Et ſi ia ne ſçauois tous les cauteleux tours,
Que recorde aux amans la docte Cytherée.*

*I' eſtois ieune, & gaillard en bon point & diſpos.
Mais ores ton ſoleil m'a ſeiché iuſqu'aux os:
M'a rendu triſte & palle & mes penſées emble.*

*M'oſte tous mes plaiſirs, m'oſtant ma liberté.
Ainſi ie ſuis fait ſerf d'une ſeulle beauté,
Qui me fait & mourir, & viure tout enſemble.*

*Puis que ce ciel où ſlambent deux ſoleilz
Ne veult monſtrer les eſtoiles heureuſes*

Pour mettir des vagues escumeuses,
 Puisque d'Amour ces deux arcs tous pareils,
 Puis que ce rond de deux globes vermeils,
 N'est point serain, & puis que soucieuse
 Elle n'est plus de ma Nef malheureuse,
 Et que ne veois ses coutaux non-pareils

D'où Cupidon au fond de ma poitrine,
 Versa le feu de la belle Cyprine!
 Je suis content de ne veoir le flambeau

De se mien Phare, & d'ouir ma Serène,
 Qui me fera aborder en l'arène
 Ou trouueray pour haure mon tombeau.

Si pour aimer vne Angelique face
 Comme ie fais, faut estre tourmenté,
 N'auoir plaisir, sentir nulle bonté
 Que sa rigueur toute rigueur surpasse:

Hé! quel plaisir de se mettre en sa grace
 Si le serain de si sainte beauté
 Trouble tousiours est d'une cruauté,
 Qui fait muer en crainte mon audace?

Si quand ie l'aime, elle me veut haïr,
 Ingrate elle est, quand ie la veux seruir,
 Quand ie l'adore, alors elle me mesprise?

Ce n'est pas là vn amant contenter,
 Qui voudroit bien son cueur vous presenter,
 Pour vous complaire & aller en chemise.

Pour toy i'oublierois l'Amour de ma Camille,
 Pour veoir tes deux Soleils ie laisserois ses yeux
 Tant ie suis de t'amour qui me brusle enuieux,

SONNETS.

Tant ma serue raison ceste beauté me pille.

*Mon cueur sur le plus chaud de tes beautez se grille:
Mon corps tout sec deuiant en regardant les cieux,
Où sont tes deux Soleils de ma mort soucieux:
Et t'amour, qui les yeux de son bandeau me sille.*

*Fait que plus ie ne puis iouir de ma raison,
Raison, que tu detiens captiue en ta prison.*

*A bon droit tu as pris ton surnom de la force:
Veu que t'amour me fait ma Camille laisser,
Et suis ores contraint de toy m'enamourer
Et mourir en t'aimant : tant ta beauté me force.*

*Bien soit que sur ton front, un beau lis se repose,
Bien soit qu'un crespe d'or tu portes pour cheveux,
Soit qu'Amour & Venuſ se cachent dans tes yeux,
D'où l'un sur moy cruel lascher milles trets ose:*

*L'autre plus doucement, sous ta paupiere enlose,
D'un ris plus que mignard, accord delicieux,
M'ouure, quand il luy plait, le chemin sur les cieux,
Faisant ores de moy vne Metamorphose,*

*Et ores m'abreuuant du Nectar de son ris:
Soit que ta iouë soit & de rose & de lis
Tes leures de coral, ton col de Damoiselle,*

*Si ne dois tu pourtant m'usant de cruauté
La vertu de ton nom conioindre à ta beauté,
Petit Dieu! me forçant d'une force cruelle.*

*Si sous l'accent d'une vois amoureuse
L'on oit chanter le beau de voz honneurs:
Vostre beauté, Madame, & voz faueurs,
Sont les motifs de ma chanson heureuse,*

Mais son entend d'une voix langoureuse
Se lamenter, & plaindre mes douleurs:
Voz durs refus, & voz chastes rigueurs
Sont les auteurs de ma chanson piteuse.

Dame soyez constante en voz amours,
Vne chanson ie chanteray tousiours.

A vostre amy vous deuez estre amie,
Ou vous auez de roche fait le cuer,
Ou bien succé la rage & la rigueur
D'un Tigre errant es deserts d'Hircanie.

C'est trop aimé constamment une Dame
Dame que i'ay emprainte dans le cuer
C'est trop suivi le bel œuil foudroyeur
De mon repos, de mes ans, de mon ame:

C'est trop bruslé sous une mesme flamme:
Il faut changer mon amer en douceur:
Pour esprouuer quelque douce langueur,
Au seul objet d'une celeste dame.

Si Camille est comme Axarette estoit,
I'aime bien mieux mon deuoir decevoir:
Que de poursuivre amour desesperée:

Hel quel honneur, s'el' me met à mespris,
Pourray-ie auoir de faire comme Iphis:
Et de ma mort luy dresser un trophée?

A bon droit tu as pris de la ville le nom,
Qui sous soy fait trembler l'adis l'onde Hydassee
Et le Gange Indien: qui engendra Pompee,
Et Fabie, & Cesar, Marcel, & Scipion,
A bon droit tu as pris de son nom ton surnom,

S O N N E T S.

Car s'elle fut iadis des hommes habitée,
 Qui furent la terreur de la terre estrangée,
 Et qui par eux hausse iusques au ciel son front,
 Dans toy milles Amours petits Dieux font demeure,
 Qui me vont tourmentant, & qui font qu'à tout heure,
 Je me plains de toy & de leur cruauté.

Vne chose te fait differer d'auec elle,
 C'est qu'ell' n'estoit sinon qu'une chose mortelle:
 Mais de toy ce n'est rien qu'une diuinité.

Pour toy i'ay beau pleurer & le iour & la nuit,
 Tu ne te rends point doux à mon humble priere,
 Tu ne regardes point de mes yeux la riuere.

Et ne te changes point: soit quand le Soleil luit,
 Ou quand il ne luit pas, tousiours ton œil me cuit,
 Me tourmente, & me brusle, ô petit Ange en terrel
 Si tu scauois comment ta beauté me fait guerre,
 Et comment ton absence & me genne & me nuit,

Tousiours auecques moy en paix tu voudrois viure,
 Et tu voudrois tousiours en tout lieu mes pas suiure,
 Tant auec ta beauté i'ay cogneu de bonté.

Mais quoy? ie n'ose pas mon martire te dire,
 Craignant de te fascher, & de sentir ton ire,
 Aimant mieux endurer qu'offencer ta beauté.

MVses, qui dans les escolles
De Parnasse au double front,
Neufs promenez voz carolles
Inegalles en vn rond,
Lors que la tarde sereé
Chasse le Soleil des cieux,
Quand vn bandeau bruineux
Monstre la nuit estoilée.

Venez seurs me faire dire
Quelques diuines chansons,
Et aux accords de ma Lyre
Mariez voz plus doux sons:
Ce n'est point vne Bellonne
Que ie chante, n'aussi Mars:
Mais ce sont les nouveaux dars,
Du grand Neuen de Dionne.

Dites moy la cheuelure
Où logent tous les Amours,
Que l'art, & que la Nature,
Refrisoient en mains tours:
Belle, crespelue, orine:
Où l'on voit iaunir encor
Les plumes battues d'or
Des ieunes fils de Cyprine.

O D E.

Allez lis, œuillets, & roses,
 Allez les plus belles fleurs,
 Que l'Aube nous a escluses,
 Vous perdrez tous voz honneurs,
 Pres le blanchissant ivoire,
 Et le vermeil de ce front,
 Sur qui les Charites ont
 Peint le char de leur victoire.

On diroit que c'est la voute
 D'Olympe siege des Dieux,
 Que ce front, quand il se voute
 Graue ment sur ses deux yeux:
 Yeux qui ont vne lumiere,
 Telle que les astres ont,
 Astres qui dessus moy font
 Pleuoir leur douceur amere.

Le ieune enfant de Cyprine,
 Ayant delaisé les cieux,
 Print vne branche d'Ebeine,
 Qu'il luna dessus ses yeux,
 On veoit fleurir sur sa face
 Vn petit iardin d'œuillets
 Qui font, blancs & vermeillets,
 Que toute autre elle surpasse,

Ses deux léures corallines
Rougissent modestement
Qui couurent des dents perlines
Riche tresor d'Orient:
Ses oreilles rondelettes,
Font deualler vn menton
Où le ris & Cupidon
Mignardisent deux fossettes.

Autour de son col ieuuesse
Fait & refait milles ieux,
Auec vne autre Déesse
Qui porte dedans les yeux,
Aufront, & sur la poitrine,
L'honneur, & la chasteté,
Les vertus, & la beauté.
Les Graces, & Erycine.

Son sein est plus blanc qu'Ivoire,
Ce n'est que ieux, que douceurs,
Où modestement la gloire
Pompe ses braues honneurs,
Les mains du Dieu de Cythere
Ell' arme d'un chaud brandon,
Et sans elle Cupidon,
Ne nous scauroit faire guerre.

O D E.

D'une friandise graue
 Cent traits me dardent ses yeux,
 Alors, alors, pauvre esclave,
 Je m'estime bien heureux:
 Désjà la vie me pille
 Sa beauté, & son maintien,
 Mais quoy? n'estiment on rien
 Mourir pour une Camille?

Quand sa voix Serenisée
 J'ois fredonner doucement
 Ailleurs rait ma pensée
 Et m'emble l'entendement;
 Quand d'un port braue, & folastre
 Un propos vient commencer
 Je me sens du tout changer
 De profane en Idolatre.

S'elle marche, s'el' s'arreste
 S'elle rit, s'elle ne rit point,
 Toujours son amour m'enrête
 Et m'encordelle, & me point;
 Où estes vous ieux, ieunesse?
 Baisers, gaillardises, ris,
 Friandises, & deuils?
 Vous estes ô ma Deesse?

Vous fuiez quand ie me couche
 Accompaigne de soucis,
 Lors que seul dedans ma couche
 Ie passe, en pleurant, les nuitz;
 Et quand rongé de tristesse,
 Ie n'ay plus rien que soupirs,
 Plaintes, regrets, & desirs,
 Pour l'amour de ma maistresse.

Ha! maistresse que ie chante!
 Maistresse, dont la beauté
 Detrousse, raut, enchante
 Moy, mon cueur, ma liberté,
 S'ist vous estiez m'amie,
 Ie vous dirois mon mal'heur,
 Et pour vous, mon petit cueur,
 En quel estat est ma vie.

Ie vous dirois que la glace,
 Fait vne guerre dans moy
 Avec le feu qui la chasse;
 Ie vous dirois vn esmoy
 Qui m'a ia l'ame rauie,
 Pleintes, pleurs, soupirs, ennuis
 Regrets, maudissons, soucis,
 Morts, larmes, & ialousie.

ô se prend là
 pour auec, mot
 anciē tesmoig
 Ronsard en
 l'Ode xxxij.
 du 3. L. à Ga-
 spard d'Au-
 uergne. où
 il dit.

Tous ces biens
 ie ne quiers
 point.

Et mō coura-
 ge n'est point
 De telle gloire
 excessiue:

Manger ô mō
 compaignon

Où la figue
 d'Anignon,

Où la prou-
 çale oliue.

O D E.

Je vous dirois mon Alcine,
 Ma Circe aux cristalins yeux,
 Ma doucelette Erycine,
 Ma Dryade aux blons cheueux
 Mon Angelique humaine,
 Ma Charite, mon soucy,
 Que pour vous tousiours ie suy
 En vne eternelle peine.

Pour vous mon Entelechie,
 Qui pensez bien d'un baiser
 Faire en mieux mouuoir ma vie
 Et mes flammes appaiser,
 Vous vous trompez ma mignonne,
 Vn baiser pas ne suffit
 Abien souler l'appetit
 D'une faim qu'est si gloutonne.

Vn baiser, ma Colombelle,
 Sil n'est de mille suiuy,
 Ne sert de rien que d'estelle,
 Pour nourrir le feu épry.
 Qui me bruste la poitrine.
 Camille, ou ne me baissez,
 Ou bien ainsi m'embrassez.
 Comme son Mars, Erycine.

Vn baiser c'est vn Nepente,
Qui seulement vn moment
Mes sens, & mes maux enchante,
Et ne dure longuement,
Ou c'est vn Antinepente,
Qui apres quelque plaisir,
D'un regret, & d'un desir,
Lasciuement mesprouente.

Ostez vous ma Camillette,
M'amie, mes yeux, mon cuer,
Ma doucelette Angelette,
Ma cruauté, ma rigueur,
Retirez vous ma Déesse,
Quand vostre beauté ie veoie
Ie meure le iour milles fois
Tant sa presence m'opresse.

Non! ne bougez Camillette!
Quand vostre beauté ie veoie,
Vostre beauté, ma Nymfette,
Fait que soudain i'apperçois
Mille espoirs, & mille vies.
Qui estrangent loin de moy
Les pleurs, soins, regretz, Es-moy.
Auecques les ialousies.

O D E.

Quoy? vous fuyez ma guerriere?
 Atteindre ie ne puis pas,
 Vostre course trop legerée,
 Ie n'ay si viste les pas,
 Que vous qui les molles ondes
 De deux pieds aslés passéz,
 Et sans offenser Cerés
 Volés sur ses forestz blondes.

Le vent à l'asle azurée
 Ne fuit plus legerement
 Ny le filz de Macarée,
 Lors qu'il estoit poursuivant,
 La belle Atléte, Attalante
 Vous courez plus viste qu'eux,
 Ny que cil qui les cheueux
 D'Auril & de May esuente.

Ha! trop fuyarde Attalante!
 Ne voyez vous pas mes pleurs
 Ny moy las! qui me lamente
 De vos estranges rigueurs?
 Helas ma douce guerriere!
 Ne voyez vous le mal'heur
 Qui fait ores que ie meur
 Au bout de vostre carriere?

Doncs vous me laissez, m'amie?
Et sans aucune pitié
Vous souffrez ma pauvre vie
Perir pour vostre amitié?
A dieu donc ma douce aymée!
A ce pitoyable adieu
Je regarde en chasque lieu
Deses beautez vne Idée.

Soit que le Soleil tournoye
Dessous le palais des dieux,
Ou soit que Ceres blondoye
Dessus les sillons barbus,
Je pense en sa chevelure
Refrisottée en maints tours,
Que les ieux, & les Amours
Font iaunir de leur dorure.

Soit que le front de la Lune
Galloppe au ciel ses moreaux,
Ou bien soit que la nuit brune
Timbre de milles flambeaux
Le haut de sa teste obscure,
Je pense voyant ses feux
Veoir le Soleil de ses yeux,
Et de son front l'ouverture.

O D E.

Soit que de Thiton l'amie
 Pour Cephale soupirant,
 De ses dois rosins varie
 Tout le bel ar d'Orient,
 Il me semble veoir la face,
 De ceste belle beauté
 Qui me detient arrêté
 Dans les prisons de sa Grace.

Mais quand ie veois Vne Fère
 Tenir quelque proye aux dents,
 Ie pense en moy, ma guerriere,
 Qui auez mes premiers ans,
 Dans les lacs de vostre lesse:
 Et qui me faites mourir,
 Pour tout ainsi vous servir:
 Comme on sert Vne Déesse.

S O N N E T.

Amour logé dedans vos blondes tresses,
 Fait à son arc de vos poils un cordon,
 Pour mieux verser l'amoureuse poison.
 Dedans mon cueur, & lascher mieux ses flesches,
 Avecques luy y volent les ieunesses,
 Toutes en main qui portent un brandon:
 De là surprend les hommes Cupidon,
 Venus de là sont toutes mes angoisses.
 De là l'Amour tous ses cordages prit,
 Pour equipper sa nef quand il me mit
 En haute mer, où tousiours pour vous j'erre
 Et où ie suis pres des flots perilleux:

Si ie ne veois l'estoile de vos yeux,
Pour m'en tirer, & me mettre sur terre.

Ce front de soy qui fait vne apparence,
Telle que fait quand l'air n'est bruineux
Diane au soir en visitant les cieux,
Est vn Albastre où loge la constance.

Là del' Amour est toute la fiance,
C'est le carquoys de ses trets venimeux,
Sous luy l'on veoit deux soleils radieux:
C'est où il fait preuue de sa prudence.

Dessus ce front les Graces d'un pinceau
Y ont graue des beautés le plus beau,
Comme dessus vne table d'Iuoyre:

Sur qui Amour les despoilles appent
De ma ieunesse & de mon cueur criant
Iollo, ayant eu la victoire.

Cheueux qui tout premiers me mistes dans la lessé
Du ieune Idalien, & qui estes plus beaux,
Que ceux, de celuy là qui traine ses cheueux
Par le ciel, & qui tourne & retourne sans cesse.

N'auex vous point pitié de ma pauvre ieunesse,
Qui languit regardant ses deux astres lumeaux,
Qui sur moy d'un esclair ont versé milles maux,
Et qui font qu'en mourant ie ne vis qu'en angouisses?

Cheueux regardez moy ou bien me deliez,
De la captiuité où lie me tenez,
Où me laissez mourir, ainsi rendant mon ame,
L'on vous dira crules, d'auoir à mort donné
Vn miserable amant pour trop veoir de beauté,
De graces, & d'Amours, en vne humaine dame.

S O N N E T S.

Sous tes cheueux friZez, retors, blons, crespeluz
Que l'on voit mollement sur l'espaulle descendre
Et qu'un Zephir mollet fait saintement espandre
Sous l'asle de son vent, d'où le filz de Venus,

D'où les Charites seurs, qui marchent aux seins nuZ,
D'un miserable humain peuuent le cueur surprendre,
Se monstre vn ciel d'Ivoire, où l'Amour peut appendre
Son arc, & son carquois, & ses treZ venimeux.

Beau front! qui es sans pli & qui polli ressemble,
Au cristal que l'huer en vne glace assemble,
Front autel des Amours, & quand sera-ce helas?

Que tu verras sur toy pour Hostie mon ame
Offerte à ta grandeur rotir dedans ta flambe,
En finissant mes iours d'un amoureux trespas?

Vos deux yeux sont deux astres que nature
Attache au ciel de vos belles beauteZ,
L'un sûr les cueurs piteusement donteZ
Lance vn escler, qui fait vne ouuerture.

Iusque dans l'Ame, à celuy qui l'endure,
L'autre plus fier en regards acereZ
Cruellement aux pauvres tourmenteZ,
Monstre qu'il est de nature plus dure:

Le premier fait vn credule esperer,
L'autre vn amant soudain desesperer.
Auquel des deux, pour estre en assurance,

Credule amant, doisi-e plustost courir?
Si au dernier il me fera mourir:
Doncs au premier pour viure en esperance.

Amour ayant dedans mon cœueu enté

Le plus cruel d'une fleſche acérée,
S'en alla veoir ſ'il donneroit entrée,
Au ſin acier d'un tret enuenimé

Dans voſtre cuer : mais le pauvre abuſé,
Ayant ſur vous une fleſche la ſchée,
Soudain ſentit ſa corde eſtre offenſée,
Son arc fendu, ſon tret en deux brifé.

Que feit il lors? vos cheueux il diſpoſe
De ſon cordage : & ſon bel arc il poſe
Sur voſ deux yeux : puis r'amaſſant ſes trets

Volla dedans leur beauté criſtalline,
D'où le cruel iette dans ma poitrine,
Autant de morts qu'ils ont de doux attrets.

Maifreſſe, ou me fais viure, ou bien me fais mourir
Sans tant mourir en ioye, & tant viure en ſouffrance
Tu as deſſus ma vie & ſur ma mort puiſſance,
Tu me peux ſ'il te plaiſt, faire viure ou périr.

I'aime mieux une mort que tant long temps ſouffrir,
Endurer tant de maux ſans auoir recompence,
Ny loyer eſperer de ma perſeuerance.

Maifreſſe fay moy donc ou bien viure ou mourir.

Mourir ſi doucement, mourir pour vous m'amie,
Las! ce n'eſt pas mourir, c'eſt changer ceſte vie,
Seulement à un autre. ô quelle cruauté?

Quoy? vous aimez donc mieux, maifreſſe que ie meure,
Auec tant de regrets : qu'en ioye viure une heure,
Une heure idolatrant le Dieu de voſ beautéz?

Camille, c'eſt mal fait à une Damoifelle
Vertueuſe qui eſt excellente en beauté,

SONNETS.

Qui porte sur le front l'honneur & chasteté,
Qui est ieune, & qui est sur toutes belles belle.

De vouloir à s'ami tousiours estre rebelle,
Au lieu de courtoisie user d'austerité,
Auoir pour cueur humain d'un rocher la durté,
Et d'un pauvre innocent estre ainsi la bourrelle.

C'est mal fait ma Camille, & pourtant ne deuez
Dedans ces vices là souiller tant de beauté,
Quel honneur auez vous, quand l'on dira, Camille,
Estoit belle dehors, mais elle auoit au cueur,
Un diamant superbe, une austere rigueur,
Et des filles estoit la plus cruelle fille.

Quand un baiser tu me rends Camillette,
Je sens germer un Royaume de Dieux,
Qui dedans moy sont consire otieux,
Un saint Nectar pareil au miel d'Hymette.

Ce doux Nectar, & ceste liqueur moitte
C'est un baiser, le ius delicieux
Dont tu m'appaste, & sous espoir de mieux
En ton amour doucement tu m'enrette.

Quand ie te baise alors ie prens plaisir,
Mais ce plaisir n'est de longue durée,
Estant suivi d'un importun desir,

Qui me tourmente, & qui m'est cher vendu,
Ayant pour luy & ma ieunesse usée
Et mon honneur follement despendu.

Venez à moy, ma Camille, approchez
De cil qui rend voſ beautez immortelles:
ça le coral de voſ leures iumelles,

Mignonne, & puis doucement me baisez.

Ha! qu'il est doux! Camille c'est assez:
Je sens glisser ne sçay quoy dans mes moelles;
De froid, de chaud, qui tremousse des ailes,
Et qui me met au rang des trespassez.

Las! c'est Amour? secourez moy m'amie,
Ce larronneau me veut ravier la vie,
Et ja desia s'appreste pour partir.

Non, ne bougez: ceste mort est si douce,
Si doucement ma vie Amour destrouffe
Qu'heureux ie suis si saintement mourir.

Quand le coral iumeau de voſſeures ſerreſſe
Imitant au baiſer la chaſte tourterelle,
Faiſant ainſi que fait la douce columbelle,
Chaſte quand vn baiſer innocent me donneſſe.

Et ſans fraude mon cueur ſainſtement reſchauffeſſe:
Je ſens vn nouueau mal qui touſiours m'amonſelle
Vn monde de regrets: & dans moy renouuelle,
Après vn doux plaiſir milles calamitez.

D'où vient cela mon cueur? qu'en diſtes vous m'amie?
Ce ſont les pauvres loix de ceſte humaine vie,
Que rien ne ſoit ça bas durable ny conſtant.

Après voſtre baiſer, vn deſir me careſſe:
Après quelque plaiſir vne douleur m'oppreſſe,
Ainſi touſiours le mal, le bien ſ'en va ſuiuant.

Si l'oïſeau Paphien n'exerçoit ſon empire
Sur moy ſon nouueau ſerf, & ſi ſa cruauté,
Me permettoit r'auoir encor ma liberté,
Moriſot tu ſerois le ſubiet de ma Lyre,

S O N N E T S.

Et rien que Morisot ie ne luy ferois dire.
Mais quoy? puis que ie suis vn esclauue enrété
Dans les filets orins d'une humaine beauté,
Comme esclauue ore il faut que l'amour ie sousspire.

Sousspirer bien l'Amour, n'estre point otioux,
Chanter bien vne dame, & reuerer ses yeux,
N'est-ce pas noblement employer fa ieunesse?

A dieu donques Morisot: il faut long temps souffrir:
Et long temps endurer, auant que bien mourir:
Mais veut on mieux mourir que pour vne Deesse?

Sortez, sousspirs, sortez hors de mon ame:
Pleurs laissez moy, espoirs ne me iettez
Plus vainement dans la mer des beautez
(Belles, mais, las, cruelles!) de madame.

Ie ne veux point que mon cueur se renflamme
Pour vne fille: & que ses cruautéz,
Tiennent encor serues mes libertez:

Cil qui se rend seruiteur d'une femme,
N'est pas vn homme, & point ie ne voudroy
Vn maistre auoir qui fut moindre que moy:
Hors donques sousspirs, pleurs, espoirs de mon ame.

Non! reuenez, las se m'est vn grand heur,
De vous auoir estant le seruiteur
D'une Deesse & non pas d'une femme.

Mon petit cueur, ma mignonne, ma vie,
C'est à ce coup qu'il vus faut me baiser:
Vous ne bougez que sert de tant penser:
L'heure à ce coup à baiser vous conue.

Baisez moy donq, c'est le dernier, mamic:

Que gaignez vous si tost me delaisser?

A vn adieu! à vn dernier baiser!

Vous monstrez vous tellement ennemie?

Est-ce baiser, (dittes mon petit cuer:)

Dire vn adieu, & sous quelque douceur?

Cacher le fiel de vostre hypocrisie?

Non ce n'est point n' vn adieu, n' vn baiser:

Mais c'est plustost celuy la mespriser,

Qui sa ieunesse a voz pieds sacrifie.

*Amour ayant volé sur la Latine armée
Il regarda Camille & son bras foudroyeur,
Elle portoit au front & l'audace & l'horreur,
Ainsi qu'une Marphise, & que Penthasilée.*

*Il se changea soudain es armes de Clorée,
Et mit en embuscade vn Aronte vainqueur,
Qui traistre d'une lance osa chercher son cuer,
Rendant de son beau sang la campagne pourprée:*

*Puis se tourna prenant des myrtes Paphiens
Et crioit par le camp, Io? Soldats Troyens
Io? voicy amis le pris de la victoire.*

*Quand Opis l'entendit, qui dit: Amour vanteur
De combattre vn mortel tu n'aquiers point de gloire
Et ce t'est d'estre traistre un tres grand deshonneur*

*L'Amour, mon Morisot, qui est sans la raison
N'est pas Amour, mais c'est une rage forcée,
Qui nous-mesmes nous oste hors de nostre pensée
Et qui nous fait errer sans guide à l'abandon:*

*L'Amour qui dedans vous allume son brandon,
N'est pas telle, elle est autre & digne d'estre aimée:*

SONNETS.

La Lotte que seruez, & qu'avez tant chantée
Ne vous sçauroit charmer du goust de sa poison.

Le Grec qui en goustâ n'auoit lors pour sa guide,
Ny pour son compagnon le sage Sysphide
Voilà pourquoy il fut pauvre sot arretté.

Vous ne serez pas tel, car l'inegale bande
Des Muses, qui sur vous celestement commande,
Comme Flix vous mettra tousiours en liberté.

O D E. 3.

D Esia du viellard grison
La roison
Le chef des bois défarine,
Et le paresseux glaçon
Ia se fond
En vne onde cristalline,

Ia de milles fleurs les prez
Diaprez
Monstrent l'email des fleurettes,
Et ia volent par les champs
Hybleans
Les menageres auettes,

Ie veois Venus, & trois sœurs
Fouir fleurs,
Danser sur les hautes croppes,

D'Idale lors que Vulcan
Fait ardan
Battre la foudre aux Cyclopes.

I'oy l'oiseau Cecropien
Du filz sien
Deplore la destinée,
Et d'une pitieuse Vois
Par les bois
Se lamenter de Terée.

I'oy chanter le pellerin
Au chemin:
I'oy la vois repercussive
Ses odes dans vn rocher
Remacher
D'une parole plaintive.

De folastres agneletz
Camusets
Ia se groulent les montaignes,
Et d'un prin-temps renaissant
Verdoyant
Raieunissent les campagnes

La terre, le ciel, & l'ar,
Et la mer,

O D E.

Semblent rentrer en ieunesse,
 Au retour de beau prin-temps,
 Jeune d'ans
 Et veuf de toute tristesse.

Seulement ie suis celuy
 Qu'un ennuy
 Qui loge oyse en mon ame,
 Fait tousiours estre amoureux
 Mal'heureux
 Et serf d'une fiere dame

Le prin-temps pour moy ne n'ait,
 Ny ne fait
 Pour moy raieunir la terre,
 Ny pour moy l'oyseau ie n'ois
 Dire es bois
 Du Tracien la colere.

Les fleurs ne me rient plus,
 Ny Venus,
 Promenante ses carolles
 Au pres de quelq' saint mont
 Dont le front,
 Va voisinant l'un des poles.

Ie suis tout tel que i'estois
 Autresfois,

Je dis des que ma Déesse,
Es filés de sa beauté
Enreté
Detient ma pauvre ieunesse.

L'Hiuier, le Prin-temps, l'Esté
N'ont esté
Suffisans pour faire faire
Quelque tréue, ou changement,
Au torment,
Qui tousiours me fait la guerre.

Seulement ie veois deux yeux
Radioux
Qui ont dessus moy puissance,
Et pour eux tousiours ie suis
Plein d'Ennuis,
De tormens, & de souffrance.

Aussi qui veut estre au ciel
Immortel
Luy faut prendre milles peines,
Et faut longtemps endurer
Et suër
Sous les affaires humaines.

La patience les pleurs,
Les douleurs,

Ce sont les vraies escheles
Par où cest que peut l'humain
Pur, & sain,
Monter es saintes estoiles.

Patience, pleurs, douleurs,
Et malheurs,
Long-temps a que ie demande,
Loing de moy vous dechasser,
Et laisser
A quelqu'autre vostre bande
Vous auez mes ieunes ans,
Mon prin-temps,
Reduits sous vostre puissance,
Et pour loyer de mes maux
Et travaux,
I'en ay froid de recompense.

Ie ne vois point que les cieux
Curieux
Soient des humaines miseres,
Et ie crois qu'aux dieux d'enhaut
Ne leur chant
Du discours de nos prieres.
Ilz sont certes tous oysifz
Nous chetifz

Cependant sous milles peines
 Ceste vie nous trainons,
 Et suivons
 Toujours les choses humaines.

S O N N E T.

Aronte avoit un rocher dans le cueur,
 Ce ne estoit pas une humaine personne,
 Il avoit beu le let d'une lionne,
 D'une Tigresse, & d'un Ours la rigueur,
 Quand tout armé de courroux & fureur,
 Traistre tua ma nouvelle Amazone,
 Qui se monstrois estre une autre Bellonne,
 Vers le Troyen qui bleussoit de peur.

Elle mourut d'une si chaste dame,
 Tout droit tout droit! au ciel s'envola l'ame,
 Laisant se rond veuf de si grand beauté:
 Le ciel se fend pour veoir ceste Déesse,
 Chacun des dieux murmuroit un, qui est-ce!
 Quand elle s'assit en son siege appresté.

Je ne pouvois croire, que tell' beauté,
 Fusse sujette à la Parque cruelle,
 Toujours disois qu'elle estoit immortelle,
 Et que c'estoit quelque divinité,
 Ores tu es sur le ciel estoilé
 Douce Camille, & iadis peu rebelle:
 Où est di moy ceste beauté si belle,

S O N N E T S.

Où sont tes ris, tes yeux, ta maïesté?
Elle est perdue! ha pauvre destinée!
Faut il qu'ainsi toute chose ordonnée
Par toy ça bas perisse vrayement?

Adieu beauté: vous n'estes plus prisees,
De vous ce n'est rien sinon que fumées
Que le vent porte en l'ar, légèrement

Il est vray que les corps & les ames se changent
En autres nouueaux corps, il est vray, ie le croy:
Soit que se soit de Dieu, où du destin la loy,
Ie ne sçay, mais ie sçay, que les astres commandent

Dessus telz changemens, & sur nostre naissance,
Camille qui estoit astre du ciel vouté
De ma Nymphé luysoit à la Natiuité,
Espanchant sur son chef toute son influence,
Depuis il ne luit plus: car sa sainte beauté
S'est toute voulu mettre en ce corps nouuëau né.
Ainsy vous retenez ma (Camille nouuelle)

La nature, & le nom d'une qui point n'auoit
En beauté sa pareille: aussi l'on ne scauroit,
Trouuer vne qui fut comme vous estes belle

Ie chantois mon desastre: & ie roulois ses larmes
De mes deux yeux, alors que l'Alcide françois
Bouluerçoit à bas les murs des Rocheloyz:
Et lors qu'il animoit ses soldatz aux alarmes,
S'achetant vn beau nom par le fait de ses armes.
Mais comme on veoit souuent le Rossignol es bois
Se cachant tout craintif, tronquer sa belle vois,

Quand il oit le tonnerre & veoit en l'air ses flammes.

Ainsi ie pers la vois, quand ie veois mutiner:
Le serf contre son maistre: & le canon tonner
Dessus le front mutin des citez qu'il atterre
Allez pauvres d'honneur, Myrtes & vous Lauriers!
Deuant vous marchera la palme des guerriers:
Si Venus de son Mars n'apaise la colere.

Ie n'iray plus sur le mont d'Idalie
Imaginer, Venus, tes deitez
Ny les autelz qui te sont consacrez.
Ie n'orneray de l'Auril de ma vie.

Asses & trop m'a ieunesse asseruie
Dessous le iouc de trop fieres beautez
A endure les dure cruantez
Des durs refuz d'une dure ennemie.

Il est bien temps de receneoir du bien,
De mon labeur: ou bien n'esperer rien
Du temps perdu en l'amoureux seruice.

En espoir donc ie desire bien mieux,
Offrir mon cueur à quelq' autre des dieux,
Qu'en desespoër t'en faire un sacrifice.

Pour follement employer ma ieunesse
Pour trop aymer vne exquisite beauté,
Pour la seruir, louer sa chasteté,
Pour de mortelle en faire vne Déesse.

Diuines seurs hostesses de Permesse
I'ay mal'heureux vos escoles quitté,
Suyuant en vain d'amour la deité

S O N N E T S.

*Qui comme vn serf me tient dedans sa lessé.
 En dur regret pour ce trop grand peché,
 Toujours, toujours, j'ay au cuer attaché,
 La honte au front, avec la repentance,
 Dont le remord me fait venir iszy,
 Pour vous crier vne honteuse mercy,
 Muses tout prest d'endurer penitence.*

F I N.

Extrait du priuilege.

IL est permis à Iean Ruelle, marchand libraire en l'Vniuersité de Paris, imprimer ou faire imprimer vendre & distribuer vn liure intitulé la Camille de Pierre Botton Masconnois. Et deffences à tous autres Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, n'exposer en vente ledit liure, iusques à six ans finiz & accomplis, sans le consentement & adueu dudit Ruelle, sur peine de confiscation desdits liures, & d'amende arbitraire. Donné à Paris le vingtiesme iour de Iuin, 1573.

Par le Conseil.

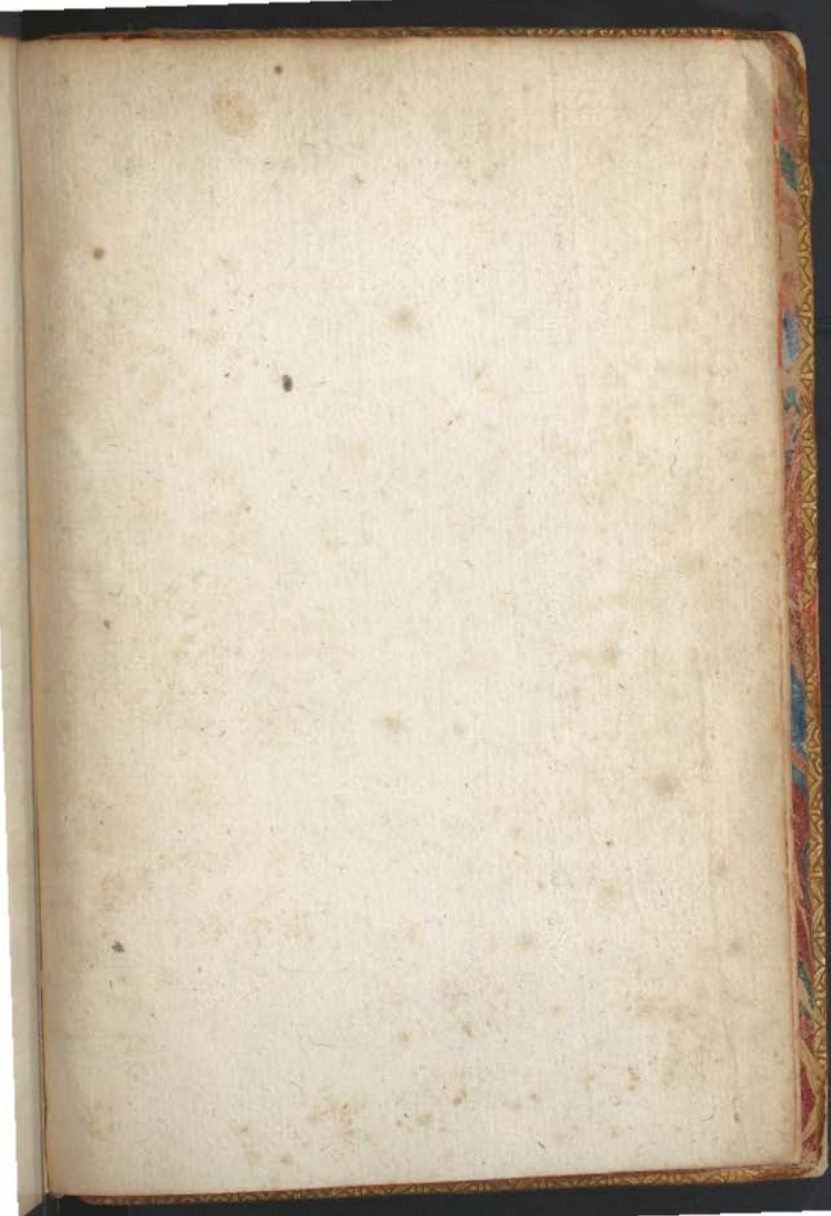
Signé,

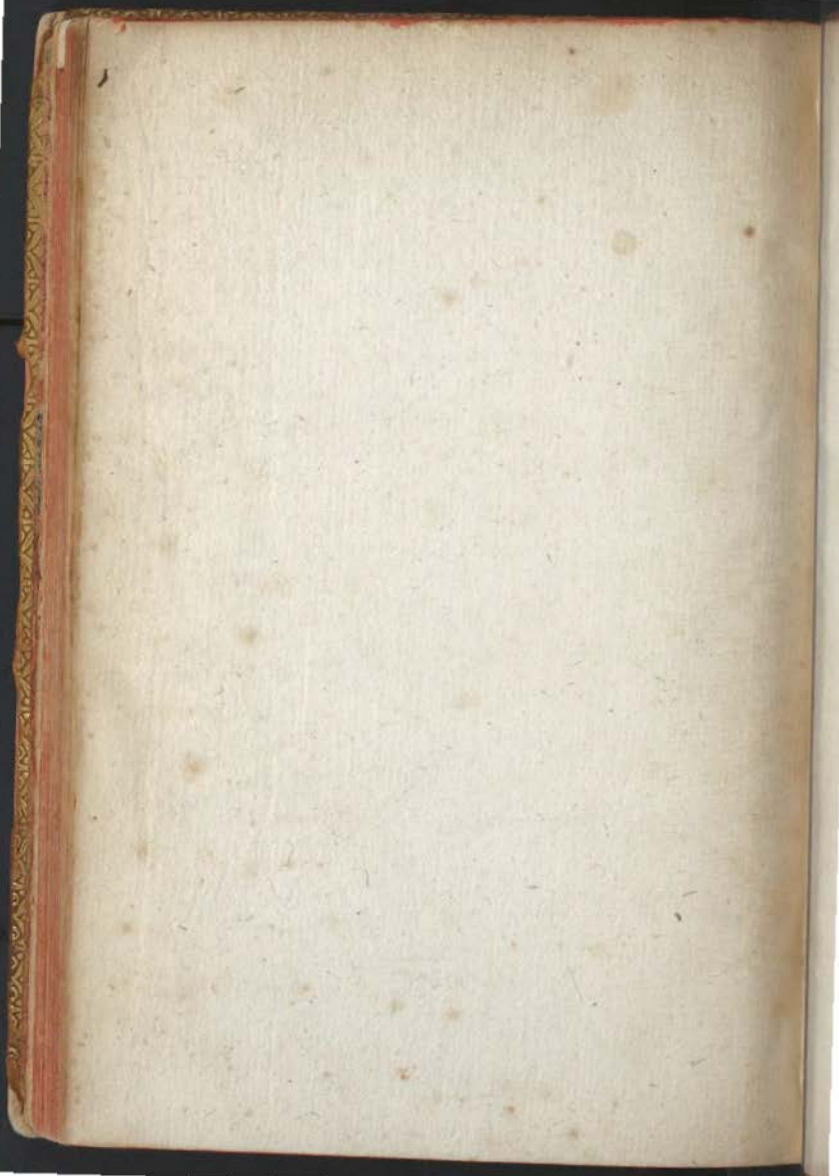
LE CONTE.

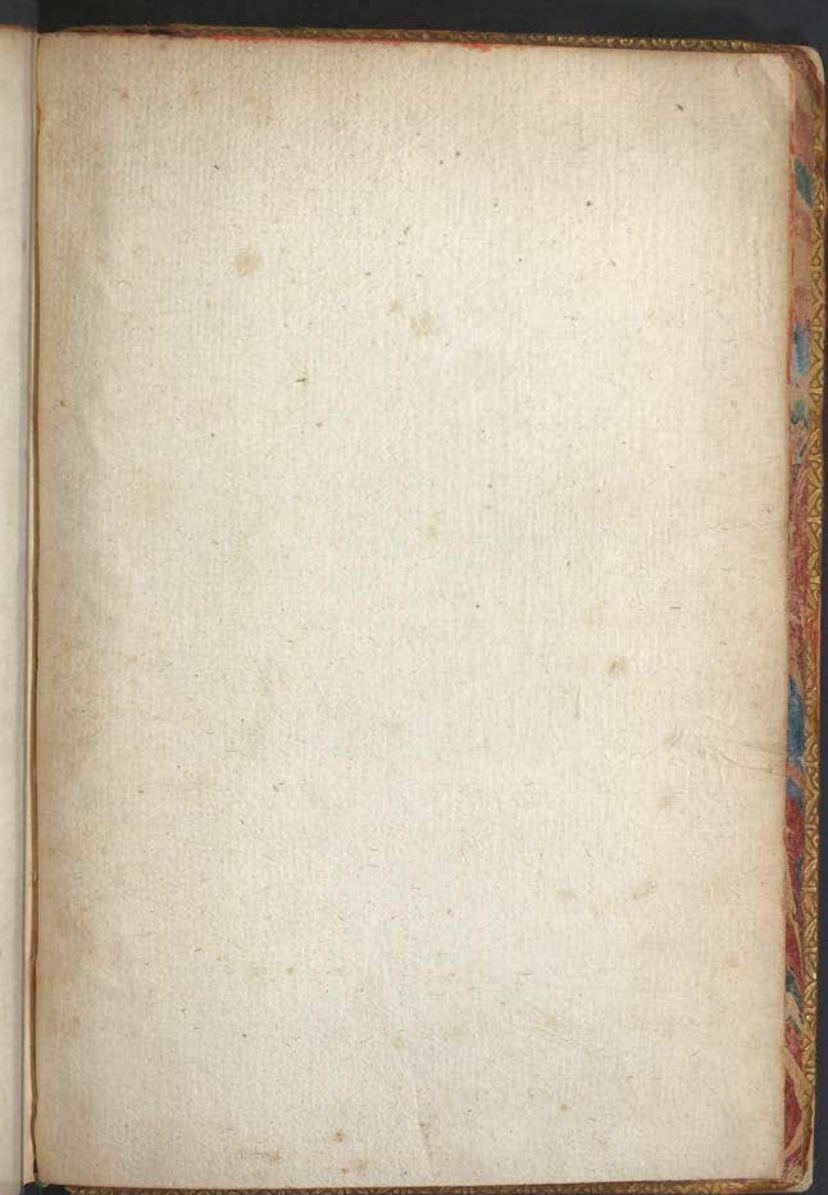
1. The first thing that I should mention is that the weather was very nice today. We went for a walk in the park and saw many beautiful flowers. The children were very happy and played for hours. We also had a picnic under a big tree. The food was delicious and everyone enjoyed it. We spent a very pleasant day and will definitely go back soon.

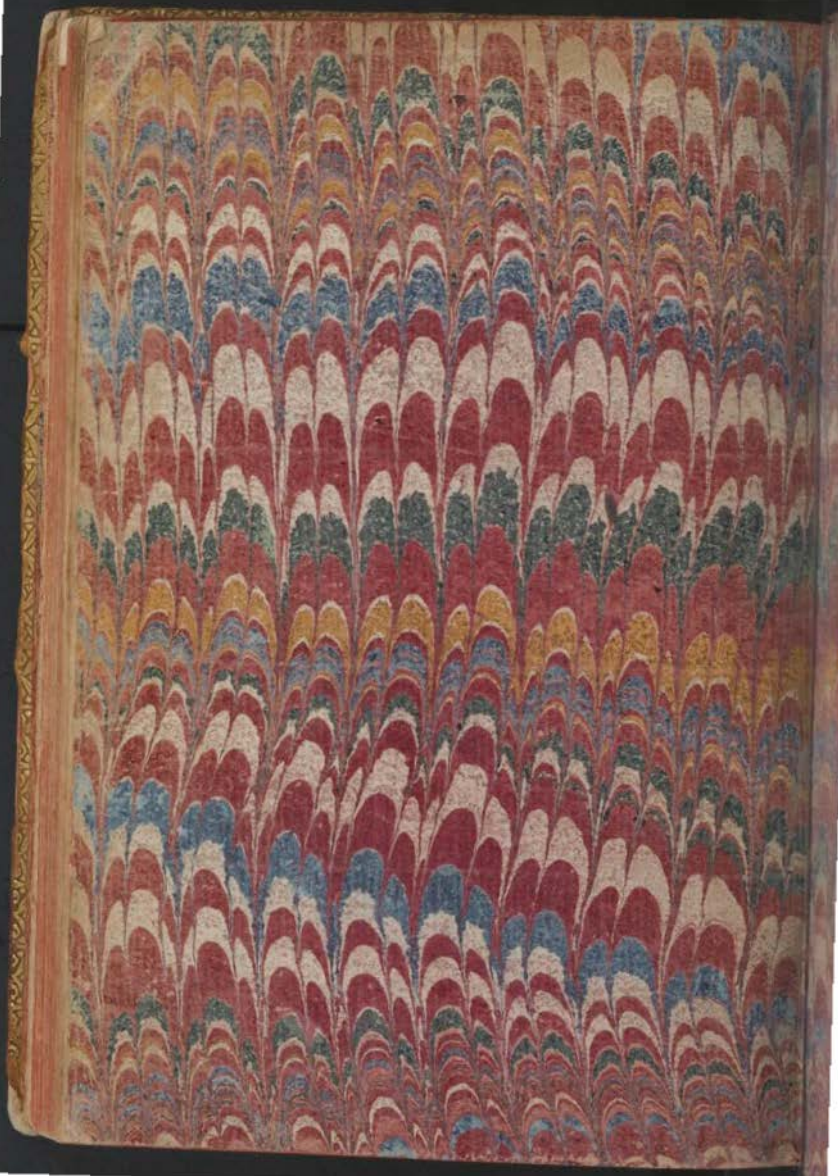
Yours truly,
John Doe

1898











INV

Y

VENTAR

121

121

121

121

121

121

121

121

121





